

LES GAULOIS.



Au milieu de notre civilisation, dont la femme goûte surtout les bienfaits, parmi les arts et le luxe qui sont à la portée de toutes les existences, dans les fêtes, dans les plaisirs, dans les travaux non moins charmants où s'écoule votre jeunesse, avez-vous assez pensé, mesdemoiselles, aux labours d'un peuple barbare, luttant contre la nature, contre un sol rebelle ou stérile, contre sa propre ignorance ou ses vices, pour se former en nation ? Oui, la terre que nous appelons aujourd'hui notre belle France, fut un désert... Des forêts, des bruyères, des marécages la couvraient, depuis cette Provence, où croît l'olivier, jusqu'à cette Flandre, pays du labour et de l'industrie. Longtemps nos pères y vécurent plus sauvages, ou plus nomades, que ne sont aujourd'hui les peuples du Turkestan ; n'ayant d'autres ressources que la chasse ou la pêche, sans culture, sans industrie, ignorant même l'usage des métaux. Le besoin eût développé leur intelligence ou leur activité, l'invasion étrangère arrêta plusieurs fois leurs progrès. Ils passèrent vingt siècles à croître et à se former ; leur apparition dans l'histoire du monde est signalée par la prise de Rome ; et si nous ne craignons de vous faire accuser avec nous de présomption, nous vous engagerions à dire : Les Français d'aujourd'hui sont bien leurs descendants.

Les Galls (Gaulois) étaient les fils, perdus à l'occident, de la grande famille celtique qui, partie du Caucase, peupla d'abord, au midi de l'Europe, la Grèce et la péninsule Italique ; à l'est, les plaines de la Sarmatie ; puis de là, poussée par la race teutonique qui la pressait en arrière, la Germanie et la Gaule. Ce devait être un terrible spectacle que ces masses d'hommes abandonnant leur berceau pour aller au loin chercher une tombe incertaine. Quinze siècles après l'époque où nous nous reportons, l'aspect des Gaulois était encore si farouche, qu'ils épouvantaient les Romains. Avec leurs chevelures rousses flottant sur leurs épaules athlétiques, leurs visages tatoués, les peaux de bêtes dont ils se couvraient, et leurs cris sauvages, on comprend qu'ils aient fait trembler dans le Capitole jusqu'au Jupiter Tonnant. Les femmes gauloises, qui depuis la conquête romaine, passeront pour les plus belles du monde, étaient alors non moins barbares que leurs époux. Elles les suivaient dans les chariots de guerre, leurs enfants sur le sein, oubliant leur propre fatigue pour la conservation de ces petits êtres, car toute leur vertu consistait à en faire des hommes et des guerriers semblables à leurs pères.

Un souvenir du sol natal poussait toutes ces hordes vers le sud. Les Ibères et les Ligures avaient servi d'éclaireurs aux Galls et peuplé le midi : ceux-ci occupèrent le nord d'un pays inhabité sans doute avant eux, et qui leur dut son nom de *Gallia* (Gaule). Ainsi, ces populations se trouvèrent échelonnées sur le sol gaulois ; à peine assises côte à côte, elles se firent la guerre. En ces temps, où toute terre appartenait au premier occupant, où la richesse d'un homme était sa force qui lui soumettait les plus faibles, où tout vaincu devenait esclave, la guerre était le premier moyen d'acquiescer. Les Galls combattirent donc les Ibères pour occuper leur pays ; ils se combattaient entre eux, de peuplade à peuplade, pour une rivière, pour un bois giboyeux. La guerre eut en petit sa représentation, au sein de chaque tribu, dans le combat singulier, dans les jeux d'armes ; elle fut pour ces peuples un besoin et un devoir.

Des haches de pierre, des épieux, des flèches à pointe de silex, des massues durcies au feu, furent longtemps les seules armes des Galls. Heureusement ils n'avaient à combattre pour s'étendre que des guerriers armés comme eux, ou les bêtes fauves des forêts. Environ quinze siècles avant notre ère, ils passèrent la Loire et s'établirent dans le bassin du grand fleuve. A peu près à la même époque, si l'on en croit la tradition, quelques hardis navigateurs phéniciens touchèrent en plusieurs points la côte gauloise. Remarquez bien, que les Phéniciens, pendant la durée de leur empire, comme les Troyens après la chute du leur, abordèrent en tous les points du monde. Les Phéniciens réduisirent-ils par la force les sauvages habitants de la Gaule, ou ceux-ci vinrent-ils d'eux-mêmes se soumettre à ces hôtes d'un aspect si différent de leur barbarie, et qu'ils durent prendre pour des demi-dieux ? Il ne nous appartient pas de le décider. Les annales gauloises conservèrent le souvenir d'une race divine, de laquelle les Galls avaient reçu les premières notions d'industrie. Mais si les Phéniciens se firent les instituteurs de nos pères, il nous est permis de croire que leur zèle ne fut pas désintéressé. Les premières histoires que les savants daignèrent faire de notre pays, sont pleines du merveilleux détail de ses richesses. Le midi de la Gaule renfermait, à les entendre, autant de mines d'or que de montagnes et de rochers... Quelles mains avides ou malveillantes ont donc dérobé ces trésors, et ne nous ont laissé pour toute consolation que des houillères ou des mines de plomb ? La Gaule avait

alors son Pactole : qui ne regrette de n'être né trente siècles plus tôt sur les rives de l'Adour qui roulait des paillettes d'or ? Quoi ! les îles d'Hyères offraient du corail ! les environs de Marseille de l'escarboucle ! et rien ne nous reste de toutes ces belles choses, rien que notre reconnaissance aux Phéniciens d'avoir su les découvrir, et les employer sans doute à l'embellissement de Tyr ou de Sidon !

Quoi qu'il en soit, les Phéniciens avaient créé une exploitation régulière de toutes ces richesses. Il est vrai que les routes qu'ils avaient creusées à travers les montagnes pour en transporter l'or et l'argent, livraient également passage aux blés que les Gaulois commençaient à cultiver dans les bassins de la Loire et de la Seine. Ces blés, et les grands bois du nord attiraient en foule au littoral les vaisseaux des nations commerçantes.

Les navigateurs creusèrent des ports, établirent des entrepôts. Les Phéniciens bâtirent Nice, Agde, Antibes ; les Rhodiens, Rhodéz. Enfin, vers 600, débarqua sur la côte de Provence cette fameuse colonie de Phocéens qui fondèrent Marseille.

Les relations de Marseille, les échanges de son commerce s'étendirent au delà de la Loire, qu'ils firent communiquer avec la Méditerranée par une route à travers les Cévennes. Mais les Galls n'eurent pas le temps de sentir les bienfaits de ce voisinage : un orage terrible fondit sur leur civilisation naissante ; un grand ébranlement des peuples se fit dans la haute Asie. Les Scythes débordèrent sur la race slave, campée dans la Sarmatie, et celle-ci sur les Teutons, qui se replièrent sur la Gaule. Ce fut un océan humain qui engloutit le pays depuis le Rhin jusqu'à la Garonne. Les Kymris, tel était le nom de cette tribu teutonique, refoulèrent dans les Vosges et les Cévennes, les Galls qui luttèrent cinquante ans. Après une dépopulation de moitié dans chaque race, ce qui en restait s'assit enfin côte à côte sur le sol gaulois ; les Kymris, le long de la mer, entre la Seine et la Garonne, leurs tribus se fondirent avec celles des Galls, et ces derniers purent conserver, sans subir de mélange, le sud-est de leur ancien territoire. Mais, trop resserrés dans ces nouvelles limites, ils débordèrent à leur tour, les uns par les Alpes illyriennes sur le bas Danube ; les autres sur l'Italie. D'un côté ils se heurtèrent aux Grecs, de l'autre aux Romains, leurs frères également ; consanguinité perdue dans l'abîme des siècles, et qui n'empêcha pas des guerres terribles de signaler leur rencontre.

II

Nous ne prouverons pas que les Kymris pratiquaient la saine morale ; mais chez eux, comme chez tous les peuples antiques, la religion était,

à certains égards, plus avancée que les mœurs. C'était ce druidisme dont nous avons conservé de sanglants souvenirs et des monuments si singuliers. Les Kymris se firent, après leur victoire, les apôtres de leur croyance, non pas sans doute apôtres de paix ; la force eut plus d'effet que la persuasion sur les populations vaincues. Les Galls ne connaissaient auparavant qu'un grossier fétichisme ; ils acceptèrent le druidisme, qui, se trouvant à l'aise dans les vastes forêts des Gaules, s'y établit en vieux possesseur. Les druides fixèrent dans les grottes des bois leurs savantes retraites. Là, ils enseignaient la science druidique, en vers sacrés, jamais écrits, mais traditionnellement répétés d'âge en âge. Leurs élèves, sous le nom d'ovates, répandaient parmi les peuples la sainte doctrine ; les bardes la chantaient dans leur poésie métaphorique, et les peuples courbés écoutaient.

Le charme ne manquait pas à cette religion de la nature, qui animait jusqu'aux objets insensibles. Chaque cours d'eau, chaque rocher, chaque buisson eut son génie ; les chœurs des fées, comme en Grèce ceux des napées ou des hamadryades, foulèrent d'un pas léger l'herbe des bocages ; mais, au lieu d'y danser sous les lauriers-roses, elles s'arrêtaient à gémir sur les bruyères ; les fantômes que les Gaulois évoquaient du fond des marécages n'arrivaient à lui qu'à travers la brume. La mélancolie devint le costume de toutes les créations poétiques, et les larmes, l'écho de la voix du poète.

Les divinités secondaires, Taraûn, Teutatès, Hésus : le Jupiter, le Mercure, le Mars celtiques, s'adressaient à la terreur ou aux passions instinctives du peuple qu'elles personnifiaient souvent. Les dogmes supérieurs restaient voilés au vulgaire ; le Dieu unique ne se manifestait que devant ses prêtres. Dépositaires de tout savoir, astronomes, physiciens, médecins et sorciers, juges et souvent bourreaux, car ils sacrifiaient les criminels à défaut de captifs, les druides trouvèrent la route du pouvoir dans le prestige ou la peur qui s'attachaient à leurs pas.

L'Armorique, cette presque île sauvage, constamment battue par une mer en furie, devint le siège principal du druidisme. Là, dans les îles de Sein ou d'Ouessant, s'élevaient les collèges des vierges sacrées. Choies parmi les plus nobles ou les plus belles filles de la race, les druidesses vouaient à de cruelles pratiques, leur vie tout entière. Elles étaient chargées de la préparation des victimes avant le sacrifice et de tous les apprêts de ces sanglantes solennités. Quelquefois leurs fonctions grandissaient en proportion de leur mérite ; le grand druide remettait alors à la plus sainte la serpe d'or ou le couteau sacré, et le gui du chêne, était cueilli par la druidesse : souvent les dieux ne daignaient agréer le sang d'une vic-

time que répandu par une main virginale. Si la raison condamne ces détestables superstitions, l'histoire doit constater qu'elles ont existé chez tous les peuples.

Sous la direction presque absolue de leurs prêtres, les Galls et les Gallo-Kymris s'étaient formés en deux confédérations, la première comptant vingt-sept, la seconde vingt-deux tribus. Cependant le pouvoir des druides, éclairé mais despotique, ne se maintint pas longtemps sans révolutions. Les chefs de tribus s'accommodaient mal de la vaine dignité que leur laissaient ces sombres théocrates. D'un autre côté, les villes qui commençaient à s'agrandir et à se peupler, tendaient à la démocratie. Trois sortes de gouvernements opposés de principe et d'exercice se disputaient ainsi la place, et la lutte engendrait souvent l'anarchie.

Cependant l'industrie gauloise avait fait de grands progrès. Rarement inventeurs, les Gaulois se montraient habiles à imiter tous les peuples : des Phéniciens, ils avaient appris l'agriculture; des Phocéens, l'art de fondre les métaux, de tremper les armes et de tisser les laines. Avaricum (Bourges), Gergovie (peut-être Clermont), Genabum (Orléans), Alesia (Sainte-Reine), Bibracte (Autun), Noviodunum (Nevers), s'enrichissaient par le commerce. Entre les cités et les espaces boisés s'étendaient de florissantes cultures. Les chefs possédaient les terres et tiraient des mines de grandes richesses qui fortifiaient leur pouvoir. Entourés d'un certain nombre de compagnons d'armes qui juraient de vivre ou de mourir avec eux, ils comptaient en outre quantité d'esclaves, dont les uns attachés à leur personne végétaient dans une servitude complète, dont les autres n'étaient que serfs, esclaves de la terre, des domaines du maître auxquels ils étaient incorporés comme instruments. L'organisation de la famille était encore un esclavage. L'émancipation de la femme nous vient des Germains, qui, courant d'une terre à l'autre, et ne laissant que leurs épouses dans des bourgades mal fortifiées avaient besoin qu'elles fussent énergiques pour sauvegarder leurs enfants. Les Gaulois, assis dans leurs terres ou dans les villes, n'avaient aucun exemple de cet héroïsme des mères. Chez les Germains, le courage des épouses les avait élevées au rang de compagnes de leurs époux; chez les Gaulois, la religion les avait rabaissées à la condition de servantes. Les hommes comprenaient quels ressentiments ces absurdes mépris pouvaient soulever dans des cœurs altiers : aussi, un mari mourait-il subitement, des soupçons planaient aussitôt sur la malheureuse épouse, et la torture la forçait souvent d'avouer un crime qui n'était pas le sien.

Le Gaulois, chez qui la passion du jeu n'avait d'égale que celle du vin et de la guerre, jouait

souvent aux dés, après ses armes et son cheval de bataille, quelqu'une de ses femmes, car la polygamie était permise au chef de tribu; il pouvait les vendre, les chasser, et la loi lui donnait sur elles droit de vie et de mort. Toujours occupées dans leur intérieur des travaux les plus serviles, les femmes gauloises n'avaient d'autres jouissances que le soin de leurs enfants; elles en gardaient la tutelle jusqu'à l'âge des armes, car un guerrier eût rougi d'embrasser son fils au maillot. A quinze ans, les fils quittaient leurs mères, que les pères leur apprenaient alors à mépriser. Malgré toutes ces iniquités, les lois assuraient à la femme gauloise, par la communauté des biens, une sorte d'indépendance matérielle; mais de liberté, d'autorité morale, elles n'en gardaient pas sur elles-mêmes, et de bonne heure la perdaient sur leurs enfants.

Les nations galloques les plus faibles avaient cherché dans des confédérations un contre-poids à opposer aux plus puissantes. Au deuxième siècle, les vingt-deux tribus galloques s'étaient formées en trois confédérations distinctes sous la direction de trois peuples principaux : les Arvernes, les Eduens et les Séquanes. Les Gallo-Kymris comptaient vingt-sept tribus confédérées, dans l'Armorique, entre les affluents gauches de la Seine, la Basse-Loire, la Vienne et la Garonne; les Vénètes en étaient le peuple dominateur. Au nord, les Belges, tribus kymriques; au midi, les Aquitains et les Ligures avaient cessé de se confédérer. Mais la force que les peuples, même unis, pouvaient tirer de leur alliance était illusoire; des rivalités, des haines de race ou de famille la neutralisaient. Tout guerriers qu'ils étaient, les Gaulois ne pouvaient résister à une invasion.

Cependant, resserrée sur son petit territoire, non satisfaite de ses richesses, tourmentée par l'ambition de devenir puissance territoriale, Marseille s'agitait. Chacune des conquêtes du peuple romain dont elle était la servante, ajoutait à sa prospérité maritime, en assujettissant les cités commerçantes de la Grèce; mais elle tenait les yeux avidement fixés sur la Gaule. Cernée par les Ligures et ne pouvant franchir cette redoutable barrière, elle appela les Romains pour l'abattre.

Les Gaulois avaient fait trembler l'enfance et ébranlé plusieurs fois la grandeur de Rome. Les Romains d'ailleurs étaient forcés d'agrandir sans cesse le cercle de leurs conquêtes pour assurer le repos du centre. Heureux de pouvoir intervenir dans la Gaule pour des alliés qui n'oseraient pas même réclamer des conquêtes faites en leur nom, ils passèrent les Alpes, et, dans une campagne, écrasèrent les Ligures. Appelés par les Eduens, qui reçurent d'eux le titre perfide d'*amis et frères*, contre les Arvernes et les Allobroges, ils subjuguèrent les derniers, et laissant d'abord aux Marseillais la ville et le territoire de Nîmes, ils déclara-

rèrent province romaine le pays compris entre les Cévennes, le Rhône et les Alpes. Des colonies romaines fondèrent aussitôt Narbonne, Arles, Carcassonne, Avignon, Béziers; les peuplades environnant la province, furent soumises à des tri-

buts; la gloire, les mœurs, les lois romaines pénétrèrent dans tout le midi de la Gaule, et déjà les Romains marquaient le reste pour l'asservissement.

H. PERRET.

BIBLIOGRAPHIE.

Esquisse de Rome chrétienne, par M. l'abbé Gerbet.
(2^e article.)

Nous avons parcouru avec M. Gerbet les premiers monuments de Rome chrétienne, les catacombes, où le christianisme opprimé se réfugia et d'où il sortit, après trois siècles, triomphant et prêt à étendre sur tout l'univers ses conquêtes bienfaisantes; nous avons visité les basiliques constantiniennes, élevées comme des trophées de victoire, sur les tombeaux des premiers martyrs. Dans le chapitre cinquième de son éloquent ouvrage, l'auteur nous fait connaître différents monuments relatifs à la défense et à la propagation du christianisme; il décrit les anciens sanctuaires dans lesquels se sont tenus les conciles qui ont jugé et foudroyé les erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, et il prouve, par les peintures, les mosaïques dont ces lieux vénérables sont ornés, l'immuabilité des doctrines de notre religion. Dans l'église de Saint-Jean de Latran, le grand pape Léon III a consacré au souvenir de Charlemagne une mosaïque, qui est un noble témoignage de la reconnaissance du pontife envers le prince et le peuple des Francs, et qui retrace l'origine d'une des plus grandes institutions sociales de la chrétienté, la fondation du Saint-Empire Romain. Léon III y est représenté remettant à Charlemagne un étendard, emblème du pouvoir temporel qu'il lui déléguait. L'empire n'était pas seulement sanctifié par l'Eglise, il était engendré par elle. La couronne fermée, semblable à celle des empereurs grecs, et qui était venue d'en haut se poser sur la tête de Charlemagne, à la place de celle des rois barbares, le manteau des Césars, sous lequel brillait l'épée du chef des Francs, étaient les symboles de cette nouvelle naissance et signifiaient qu'une grande institution sociale était fondée au nom de la Divinité. Cette union intime de la société spirituelle et de la société temporelle avait pour but l'affermissement du règne de Dieu et de la concorde dans la chrétienté; l'inscription qui couronne la mosaïque: *Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* n'était pas seulement l'expression des sentiments personnels de Léon III, elle était le mot fondamental de l'institution.

Parmi les monuments relatifs à la propagation

du christianisme, nous choisirons, en premier lieu, ceux qui intéressent la France. Le martyrologe nous dit: « A Reims, dans la Gaule, saint » Xyste, disciple du bienheureux apôtre Pierre, » et consacré par lui premier évêque de cette » ville, reçut sous Néron la couronne du mar- » tyre.

» A Arles, saint Trophime dont saint Paul » a fait mention en écrivant à Timothée, or- » donné évêque par le même apôtre, fut en- » voyé le premier dans cette ville pour y prêcher » l'Evangile du Christ, prédication qui a été une » source d'où sont sortis des ruisseaux de foi » pour la Gaule entière. »

Comme saint Pierre a résidé, pendant une très-grande partie de son séjour à Rome, dans la maison du sénateur Pudens, remplacée actuellement par l'église de Sainte-Pudentienne, il est à présumer que c'est dans ce premier sanctuaire de Rome chrétienne qu'il a béni les apôtres des Gaules avant leur départ pour l'apostolat... Cette église, si vénérable et si chère à tous les chrétiens, nous intéresse donc comme Français. C'est le christianisme qui a fait la France, particulièrement parce qu'il a présidé, avec une puissance que rien n'aurait pu remplacer, à l'union de la race gauloise et de la race franque. En ce sens moral, nos origines nationales ne sont ni dans les cromlechs des druides, ni sous les tentes des Germains. Nous pouvons les chercher au pied du Viminal, sous l'antique pavé de l'oratoire de Saint-Pierre et au mont Capitolin, dans l'auberge où logeait saint Paul, et qui est devenue l'église de Sainte-Marie *in via lata*.

Le christianisme fut aussi porté de très-bonne heure parmi les populations celtiques de la Grande-Bretagne. L'ancien historien de l'église d'Angleterre, Bède, rapporte que, dans le second siècle, un roi de ce pays écrivit au pape Eleuthère pour lui demander des missionnaires chrétiens, et que ce pontife s'empressa de satisfaire à ce pieux désir.

Les Anglais qui séjournent à Rome ne manquent pas de visiter la belle villa du mont Palatin, qui appartient aujourd'hui à un de leurs compatriotes; lorsque, de la partie de la terrasse tournée vers le midi, ils contemplent, à travers les grands débris du palais des Césars, le panorama si pittoresque qui se déploie au delà, la plupart d'entre eux ne songent guère à re-

marquer une maison blanchâtre, située à une très-petite distance, sur la pente du mont Coelius, appartenant à une église que précède un portique carré, et ayant près d'elle trois petits édifices, qui se détachent sur un fond de verdure. C'est pourtant de là que sont sortis, il y a plus de douze siècles, les apôtres de leur nation. Cette maison est le monastère fondé par saint Grégoire, et elle conserve encore des monuments de ce grand pape.

Saint Grégoire n'avait pas encore été élevé au pontificat, lorsqu'un jour, passant par le Forum, il vit trois enfants que l'on avait amenés à Rome pour les vendre. S'étant informé d'où ils étaient venus, on lui répondit que c'étaient des Angles : — Non, répondit-il, dites plutôt que ce sont des anges. Ces pauvres enfants avaient, en effet, des figures angéliques, et leur teint blanc ressemblait à celui que les peintres donnaient aux esprits célestes, représentés sous une forme humaine... Le charitable saint les conduisit dans son monastère, dont il avait fait aussi une maison de charité. Il est intéressant de penser que ces trois petits êtres, orphelins de famille et de patrie, et prémices du christianisme futur d'un peuple, se sont agenouillés dans cette église, qu'ils se sont assis à cette table, que nous touchons encore aujourd'hui de nos mains et autour de laquelle saint Grégoire nourrissait chaque jour douze pauvres qu'il servait lui-même : touchante figure de ce banquet évangélique, que, peu d'années après, ses envoyés devaient offrir à la patrie de ces enfants, pour la nourrir de la parole de vérité et du pain de vie.

Le souvenir du principal apôtre de la Frise et de la Hollande, né aussi en Angleterre, est particulièrement lié à une des basiliques de la ville sainte : Willbrod, qui avait fait le voyage de Rome, au commencement de son apostolat, s'y rendit de nouveau quelques années après : il fut sacré évêque de la Frise par le pape Sergius, dans la basilique de Sainte-Cécile.

Boniface, l'apôtre des Allemands, fut consacré dans la basilique Vaticane, et l'évêque, reprenant ensuite son bâton de voyage, retourna s'enfoncer dans les forêts de la Germanie pour y accomplir son œuvre : l'histoire sait combien elle a été grande. Saint Cyrille, apôtre des Slaves, a été inhumé dans la basilique de Saint-Clément.

La basilique de Sainte-Marie-Majeure renferme des monuments d'une nouvelle époque de la propagation de la foi. Le magnifique plafond de la nef principale a été doré avec le premier or envoyé d'Amérique. L'Asie est aussi représentée : dans un des bas-reliefs de la chapelle Pauline de cette église, on voit des ambassadeurs de la Perse et du Japon, qui furent reçus à Rome par Paul V. L'Afrique figure également dans ce bas-relief par un député du Congo envoyé au

même pontife. Il mourut au Vatican, peu de temps après son arrivée. Son tombeau est placé dans la chapelle du baptistère de Sainte-Marie-Majeure. Les nègres qui viennent à Rome s'arrêtent, pensifs et joyeux, devant ce monument. Cette tête africaine, ce buste à face noire qui se détache si bien sur le marbre blanc du mausolée, avec sa tunique, son ceinturon et son carquois, cette longue épitaphe qu'ils comprennent du moins comme une marque d'honneur ; ce tombeau d'un nègre, érigé à côté des bustes de Clément XII et de Benoît XIV, dans une des plus brillantes basiliques de Rome, remplie de tombeaux si illustres, tout cela leur en dit plus que beaucoup de discours sur l'égalité chrétienne. Cette tombe est le symbole expressif de la réhabilitation de leur race.

C'est par un à-propos heureux que les objets dont il vient d'être question se trouvent réunis dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Cette église est l'église de la Crèche, elle en possède la relique, elle en porte le nom. Comme autrefois les rois mages, les trois parties du monde, que l'étoile de la prédication évangélique amenait à la foi, ont offert leurs présents. L'Amérique a donné les prémices de son or ; les ambassadeurs de la Perse et du Japon ont apporté, suivant leur usage, les parfums de l'Orient ; l'enfant de l'Afrique a laissé sa dépouille mortelle. Le collège romain, le séminaire de la Propagande où l'on élève des jeunes gens de toutes les nations du globe, destinés à reporter la foi aux lieux où ils ont reçu la vie, les monastères des religieux missionnaires complètent cette série de monuments qui se lient à la prédication évangélique, dont Rome est le centre. C'est de Rome, on le voit, qu'est partie et que part tous les jours cette grande impulsion qui porte le christianisme sur tous les points de la terre ; elle est toujours le berceau de la foi ; elle réchauffe dans son sein les peuples nouvellement nés à cette divine lumière ; elle nous offre l'image matérielle de la perpétuité morale, de cette immutabilité religieuse qui a bravé tous les orages de la pensée et du temps. A mesure que l'on visite la ville immortelle, tous les grands faits du christianisme passent sous les yeux du voyageur : les catacombes, les autels, les tombeaux, les basiliques les lui rappellent ; les musées complètent cet éloquent discours ; c'est là que les souverains pontifes ont rassemblé les feuillets épars de ce livre monumental qui, en racontant l'histoire de la religion, raconte aussi l'histoire de l'univers.

Le musée du Vatican renferme un nombre prodigieux d'épithames, de sarcophages, de peintures qui remontent aux temps primitifs du christianisme : là revivent toutes les traditions pour les yeux intelligents du savant et de l'artiste, mais elles vivent et parlent plus éloquentement pour

tous les hommes dans les œuvres de charité dont Rome abonde, et qui perpétuent dans son sein l'esprit du divin Fondateur de notre religion.

Lorsqu'on remonte aux origines chrétiennes, savez-vous quel est le grand monument de bienfaisance qui s'offre le premier à vous? Ce monument est sous terre : ce sont encore les catacombes... Rappelez-vous ce que nous avons dit ailleurs de l'odieuse mépris de la société païenne pour les restes mortels des pauvres gens et des esclaves, qui formaient l'immense majorité de la population de Rome. Celui qui n'avait d'autre titre que sa qualité d'homme avait à peine la sépulture de l'animal. Le christianisme voulut que tout être humain eût une tombe décente.... Le premier pas de la liberté chrétienne a été l'égalité des tombeaux.

La charité primitive produisit dans l'enceinte de la ville d'autres créations dont plusieurs existent encore. Ce sont les anciennes *diaconies*... Les diaconies furent les monuments d'une magistrature que le monde païen n'avait pas connue : la magistrature de la charité. Rome était divisée en quatorze quartiers, chaque diacre eut deux quartiers sous sa juridiction; des veuves, consacrées à Dieu sous le nom de diaconesses, les aidaient dans leur ministère de charité. Quoique les vicissitudes des temps aient substitué à l'administration diaconale d'autres institutions charitables, les édifices qui formaient les anciennes diaconies sont toujours vénérables comme monuments antiques de la pauvreté secourue. Il s'y rattache parfois des souvenirs touchants. Nous citerons un fait : dans l'église de Sainte-Marie *in cosmedis*, ancienne diaconie, une inscription rapporte que, vers l'an 750, un homme vénérable, qui avait été détenu en prison pendant dix ans, par suite d'une fausse accusation, vint, le jour de sa délivrance, se prosterner devant un autel de saint Nicolas. Il y remercia Dieu avec une telle effusion, que la place où il s'était agenouillé resta longtemps tout humide de ses larmes. Chaque année, en vertu d'un legs fait à cette église dans le dix-septième siècle, un service solennel renouvelle la mémoire de ces pleurs versés il y a plus de mille ans. Il y a peu de larmes en ce monde qui aient une pareille immortalité.

La place primitive de la diaconie de Sainte-Marie *in portico* conserve un hospice établi dans l'endroit où se trouvait la maison de sainte Galla, au sixième siècle. Cette fille du consul Symmaque, mis à mort par ordre du roi Théodoric, comptait aussi dans sa famille l'infortuné Boèce. Avec une bonne inspiration en faveur de quelques pauvres de son temps, elle a plus fait, pour consoler les malheureux de tous les siècles, que son illustre parent avec son livre de la *Consolation*. Un atome de charité peut devenir un monde. Sainte Galla

avait l'habitude de recevoir chaque jour douze pauvres et de leur donner à manger; sa maison fut convertie en église, et devint bientôt une diaconie.

Du tronc de cette ancienne diaconie sortit, au douzième siècle, un hôpital qui subsiste toujours et a fait éclore deux nouvelles semences de charité : l'une devenue l'hospice de Saint-Gallcan, l'autre l'immense maison de Saint-Michel. Trois grands établissements conservent l'antique sève de l'œuvre de Galla, et succèdent à la table où s'asseyaient quelques mendiants... Il y a dans l'enceinte de Rome un autre lieu auquel appartient le rang le plus distingué dans l'histoire des bonnes œuvres. C'est, je crois, le seul lieu du monde chrétien qu'on sache avoir été inféodé à des établissements charitables depuis plus de douze siècles, et qui continuera d'être, pendant bien des siècles encore, le majorat perpétuel de la bienfaisance chrétienne : je veux parler du local où s'élève le grand hôpital du Saint-Esprit. Saint Symmaque, élu pape vers la fin du cinquième siècle, avait construit un hôpital, près de la basilique de Saint-Pierre et des ruines du cirque de Néron. Ina, roi des Saxons occidentaux, ayant laissé sa couronne à un de ses parents et s'étant rendu à Rome, y établit, avec l'approbation de Grégoire II, une maison destinée à recevoir des écoliers et des pèlerins de sa nation. Il plaça son édifice à côté de celui de Symmaque. C'est sur ces vieux troncs d'institutions charitables que fut greffée celle d'Innocent II, destinée à recevoir de si magnifiques développements. Le cœur du pape avait été percé de douleur en apprenant que des pêcheurs avaient trouvé dans leurs filets de petits enfants morts; il fonda un établissement nouveau consacré tout à la fois aux enfants abandonnés et aux pauvres infirmes. Cette fondation a reçu un grand développement matériel. Je laisse à d'autres la description de tout ce que la peinture et l'architecture lui ont donné; je ne retrace que son histoire. Elle ressemble à ces montagnes où des couches de terrains, appartenant à des périodes diverses, reportent la pensée vers les époques les plus lointaines. On peut observer dans cette histoire, les alluvions de la charité sur un même point, dans le cours de douze siècles.

Les constructions de Pie VII, de Pie VI et de Benoît XIV, nous conduisent à celles de Sixte IV, en 1471. Ce pape reconstruisit l'ancien édifice avec tant de grandeur, que, lorsque Charlotte de Chypre et de Jérusalem, chassée de ses États, vint se réfugier à Rome, il crut pouvoir donner, dans une maison primitivement destinée à des enfants sans famille, une noble hospitalité à cette reine sans trône. La reconstruction de Sixte IV nous fait arriver à l'hospice d'Innocent III. Là, nous rencontrons ce qui restait de

la fondation d'Ina et de celle de saint Symmaque. Avec la première, nous remontons au delà de Charlemagne; avec la seconde, nous touchons presque au siècle de Constantin. A travers les ravages des Barbares au sixième siècle, les incendies du neuvième, les catastrophes de Rome saccagée sous les empereurs Henri IV, Henri V et Frédéric I^{er}, les déprédations de beaucoup d'établissements négligés et abandonnés pendant le séjour des papes à Avignon, enfin, à travers toutes les destructions que le temps seul accomplit, la maison de la charité a grandi de ruine en ruine sur sa première pierre. Il n'y a pas de trône aussi ancien que cet hôpital.

Outre les établissements spéciaux fondés par des confréries, des corporations de métiers pour leurs malades, Rome a vu s'élever dans son sein une foule d'hôpitaux nationaux. Le sacerdoce, l'aristocratie, les associations plébéiennes ont concouru à leur création. La papauté en a établi pour des nations lointaines, les Arméniens, les Abyssins et les Indiens. C'est aussi le sacerdoce qui s'est principalement occupé des fondations pour les peuples slaves. L'hôpital Saint-Jérôme des Esclavons a été l'œuvre de trois évêques illyriens. Celui de Saint-Stanislas des Polonais a été fondé par le grand cardinal Osius, digne représentant de la foi et de la nationalité polonaises. » Il n'est pas de nation, de province même, qui n'ait eu à Rome un établissement national, tant nos ancêtres regardaient cette ville-mère comme une seconde patrie. Saint-Louis des Français demeure de nos jours, un des plus beaux spécimens de ces charitables et pieuses institutions.

Aux secours temporels que Rome a, depuis l'aube du christianisme, prodigués aux pauvres, elle a joint, dans des temps plus rapprochés de nous, d'abondantes aumônes intellectuelles. L'instruction gratuite est répandue à flots sur le peuple. Les orphelins sont reçus dans des établissements magnifiques, où ils sont nourris, élevés, et où ils apprennent un métier qui leur fournira plus tard des moyens de subsistance. Les Thermes de Dioclétien abritent aujourd'hui une de ces institutions...

Les prisonniers ne sont pas oubliés. Les condamnations à mort elles-mêmes sont un glorieux moment pour la charité romaine. En France, nous admirons à juste titre les aumôniers des prisons, accompagnant les condamnés au lieu du supplice. Toutefois, ces prêtres y sont obligés par un strict devoir. Ils sont les pasteurs de ce lamentable troupeau; ils ont reçu cette mission de leur évêque... Mais supposez qu'à Paris des hommes du monde, habitués à une vie douce et brillante, où l'on a plus peur encore de la tristesse que de l'ennui, s'associent pour se dévouer au plus douloureux ministère. Au moment où ils pensent à tout autre chose, un billet d'avis vient

les surprendre au milieu de leurs projets d'affaires ou de plaisirs. Une fête est préparée; les lustres s'allument, les invités arrivent, et voilà que celui qui a reçu le billet disparaît. Il est allé se revêtir d'un sac avec une ceinture de cordes, et s'enfermer dans une prison. Là, il retrouve des confrères, qui sont venus au même rendez-vous. Ils passent la nuit avec un être qu'ils n'ont jamais vu, qu'ils ne reverront jamais; ils s'en font les anges gardiens, l'exhortant au repentir, l'embrassant en frères, pressant dans leurs mains ses mains souillées de sang, et lui apprenant à verser avec eux de saintes larmes. Lorsque le moment du départ est arrivé, ils l'entourent, le soutiennent; ils placent devant lui une pieuse image : la croix lui cache l'échafaud... un instant après ils se font remettre le cadavre pour en prendre soin... Il y a près de quatre cents ans que Rome voit se reproduire de pareilles scènes dans la confrérie de *Saint-Jean-Baptiste décollé*, fondée vers le quinzième siècle. Les papes lui ont accordé et maintenu le seul privilège qui pût être pour elle une récompense, le droit de délivrer chaque année un condamné à mort. Elle a le plus beau droit des souverains : — la charité sublime est une royauté...

« Étudiez ces monuments, ces institutions, autour desquels se groupent une foule d'autres établissements moins connus, remontez à leurs origines, suivez leurs développements, et la belle histoire qui se déroulera à vos yeux vous fera reconnaître cette vérité : dans la plupart des grandes institutions de bienfaisance, Rome a eu l'initiative pour les inventer ou pour les propager... Voilà donc l'œuvre de Rome chrétienne : le christianisme établi, défendu, propagé, et répandant sur toutes les classes des malheureux ses influences bienfaisantes. Voilà Rome chrétienne telle qu'elle existe dans l'enceinte des Sept collines, représentée en ses œuvres par les monuments impérissables de marbre et d'airain, telle qu'elle existe dans les cœurs vraiment chrétiens, qui ont reçu son essence spirituelle, les dons sacrés de la foi, du zèle et de la charité. Tout le livre de M. Gerbet est là : — Rome, pour lui, n'est pas seulement un assemblage de pierres immortelles, elle est la représentation visible de la sublime idée qui a vivifié le monde, l'idée évangélique. L'Évangile, dans sa douceur et dans sa force, revit dans les monuments de Rome chrétienne, dans ses tombeaux triomphants, dans ses églises où toute tribu, toute nation est représentée; dans ses collèges apostoliques d'où la foi s'élance comme une flamme; dans ses hôpitaux, dans ses asiles de l'enfance et de la vieillesse, où la charité rayonne comme un feu bienfaisant. *Les choses invisibles de Dieu sont aperçues par l'intelligence à travers les œuvres visibles.*

Nous recommandons encore une fois à l'atten-

tion sérieuse de nos lectrices, le livre de M. Gerbet, si attachant d'érudition, de style, de pensées et de cœur, en qui l'on trouve la réunion si rare du beau et du bon, qui ouvre à la réflexion des champs nouveaux et une source féconde de méditations. Cet ouvrage, œuvre de patience et d'études, n'est pas encore complet : puisse le troisième volume ne pas se faire attendre trop longtemps !

La Santé universelle, par M. JULES MASSÉ.

Aucune publication ne mérite mieux que *la Santé universelle* d'être recommandée et patronnée par tous ceux qui s'occupent d'améliorer les conditions morales et physiques des populations qui les environnent. Sous la plume du docteur JULES MASSÉ la science parle un langage simple, sans affectation aucune, sans mélange de grec et de latin, et tel qu'il doit être pour que chacun puisse aisément en faire son profit. Utile partout, ce journal devient indispensable dans les campagnes où les ressources sont toujours moins nombreuses et les secours bien moins prompts qu'à la ville. Les mères de famille, les religieuses qui se dévouent à soigner les malades, trouveront dans *la Santé universelle* assez de conseils, d'explications, de détails sur tous les points de la médecine usuelle, de recettes précieuses, de moyens préservatifs ou curatifs, pour obvier à la plupart des cas qui peuvent se présenter. Chaque livraison d'ailleurs

est accompagnée de gravures qui aident à l'intelligence du texte. Enfin ce qui donne à ce journal une autorité particulière, c'est que son rédacteur en chef, le docteur JULES MASSÉ, secrétaire pendant quinze ans de l'illustre professeur RÉCAMIER, ne fait pas seulement de la médecine en homme de savoir et d'intelligence, mais la fait encore en chrétien, et en homme aimable, qui met les remèdes et les secours de la science à portée de toutes les bourses et de tous les esprits. Nous recommandons vivement ce recueil aux personnes qui nous lisent ; nous le recommandons aux mères de familles, qui y puiseront d'utiles enseignements sur les symptômes qui annoncent la maladie, sur les premiers secours à donner dans le cas d'accidents ou de blessures ; qui y trouveront des recettes éprouvées et d'une application facile, et qui, guidées par lui, pourront faire autour d'elles le bien qui existe dans leur cœur, mais dont l'accomplissement est souvent arrêté par l'ignorance et par le défaut de moyens curatifs simples et peu coûteux. Nous recommandons ce recueil à tous comme une lecture amusante, spirituelle, et où l'utile se cache sous une forme attrayante, neuve et facile. Deux années de *la Santé universelle* ont paru, et ont amplement justifié la confiance que son fondateur avait inspirée.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

AMORE FILIAL.

La carriera delle tue azioni comincia nella famiglia : primo palazzo di virtù è la casa paterna.

Appena l' intelletto del fanciullo s'apre all' idea dei doveri, natura gli grida : « Ama i tuoi genitori. »

L'istinto dell' amor filiale è sì forte, che sembrerebbe non esservi d' uopo di cura per nutrirlo tutta la vita. Nondimeno, come, a tutti i buoni istinti, bisogna che diamo la conferma della nostra volontà : altrimenti si distruggono.

Bisogna che la pietà verso i parenti sia da noi esercitata con fermo proposito.

Amico mio, entri spesso nell' anima tua questo pensiero mesto, ma fecondo di compassione e di longanimità :

« Quei canuti capi che mi stanno dinnanzi, chi sa, se fra poco, non dormiranno nella tomba!... »

Ah ! finché hai la sorte di vederli, onorali e procaccia loro consolazione nei mali della vecchiaia che sono tanti.

La loro età già troppo li inchina a mestizia, non contribuì mai ad attristarli. Le tue maniere con loro e tutta la tua condotta siano sempre così amabili che la vista di te li ranimi, li allegri.

Ogni sorriso che richiamerai sulle antiche loro labbra, ogni contentezza che distirai nel loro cuore sarà per loro il più salutare de' piaceri, e ridonderà a tuo vantaggio.

Le benedizioni d'un padre e d'una madre per un figlio riconoscente sono sempre sancite da Dio.

SILVIO PELLICO.

AMOUR FILIAL.

La carrière de tes actions commence dans la famille : le premier palais de la vertu est la maison paternelle.

A peine l'intelligence de l'enfant s'ouvre-t-elle à l'idée du devoir, que la nature lui crie : « Aime tes parents. »

L'instinct de l'amour filial est si fort, qu'il semblerait qu'il n'est pas besoin de soins pour le développer toute la vie. Cependant, comme à tous les bons instincts, il faut que nous lui donnions la confirmation de notre volonté, sinon ils se détruisent.

Il faut que la piété envers les parents soit exercée par nous avec une ferme intention.

Mon ami, fais souvent entrer dans ton âme cette pensée triste, mais féconde en compassion (ou sympathie) et longanimité :

« Ces têtes blanches que je vois devant moi, qui sait si dans peu elles ne dormiront pas dans la tombe!... »

Ah ! pendant que tu as le bonheur de les voir, honore-les, et sois leur consolation dans les souffrances de la vieillesse qui sont si nombreuses.

Leur âge ne les porte que trop déjà à la tristesse, ne contribue jamais à les affliger. Que tes manières avec eux et toute ta conduite soient toujours tellement aimables que ta vue les réjouisse et les ranime.

Chaque sourire que tu rappelleras sur leurs lèvres vieilles, chaque joie que tu jetteras dans leur cœur sera pour eux le plus salutaire des plaisirs, et retournera à ton avantage.

Les bénédictions d'un père et d'une mère pour un enfant reconnaissant sont toujours sanctionnées de Dieu.

LOUISE BADER.

LA PUPILLE DU LIGUEUR.

I. — LE LIT DE MORT.

« Eh bien, Gertrude, comment va-t-il céans ? »

— Mal, bien mal, ma très-chère dame; notre pauvre malade baisse de plus en plus, et monsieur le curé de Saint-Eustache ne quitte pas le logis... Elle vous a demandé souventes fois...

— Faites-nous monter sans retard, Gertrude, que je revoie ma pauvre amie, avant qu'elle départe de ce monde. »

La personne qui parlait ainsi, était une femme âgée de trente-cinq à quarante ans, d'une figure douce, paisible et pleine de bonté; elle portait le costume d'une bourgeoise aisée, et son mari, qui l'avait suivie, avait également l'extérieur d'un honorable citadin de la ville de Paris. Venus tous les deux à l'appel d'une de leurs amies mourante, ils parlaient à la vieille et fidèle servante, qui, tout en larmes, déplorait le sort de la maîtresse qu'elle avait vue enfant, qu'elle avait portée entre ses bras, et qui, cependant, s'en allait la première. Elle ferma soigneusement la porte du petit magasin où elle avait reçu maître Nicolas Chauxreaux et sa femme, et les précéda dans l'escalier sombre qui menait au premier étage. Arrivée là, elle ouvrit avec lenteur une porte devant laquelle tombait un rideau de serge, et les deux époux furent introduits dans la chambre de leur amie, la veuve Olivier.

Ils y entrèrent avec le recueillement et la gravité qu'inspirent à tous les approches de la mort, car il semble qu'une sorte de respect environne celui qui va quitter la vie et pénétrer dans les secrets éternels. Un vaste lit, entouré de rideaux de laine verte occupait le fond de la chambre; dans ce lit, théâtre des dernières souffrances et des derniers combats, reposait la pauvre malade exténuée par de longues douleurs. Son visage amaigri, décoloré, exprimait le calme d'une âme abandonnée entre les mains de Dieu : elle prêtait l'oreille aux paroles de son confesseur, assis non loin d'elle; mais ses yeux, qui allaient se fermer, ne quittaient plus l'objet qu'ils avaient le mieux aimé sur la terre : c'était son enfant, une petite fille délicate et gracieuse, âgée de quatre ans à peine, et qui, assise sur le lit de sa mère, jouait insoucieusement avec quelques belles images que le curé de Saint-Eustache lui avait données. Près du foyer, la garde préparait un cordial que la malade avait demandé pour soutenir la fatigue de cette dernière entrevue avec ses anciens amis.

Lorsqu'elle les vit auprès de son lit, son visage s'éclaira d'un rayon de joie, et elle leur tendit sa main tremblante : « Maître Nicolas, dit-elle,

béni soit Dieu qui permet que je vous voie, e vous aussi, chère dame Agathe, ma fidèle amie! j'avais grandement à cœur de vous parler et craignais que les forces ne me manquassent... Mais je me sens un peu réconfortée... cependant mes moments sont comptés... »

Elle s'interrompit, respirant avec peine, et après quelques instants de silence, elle reprit : « Maître Nicolas, vous savez quelle estime et grande affection avait pour vous, feu mon très-honoré et très-cher mari... il vous a nommé, en mourant, tuteur de sa fille, et, au moment de départir moi-même de la terre, j'ai voulu confirmer cette preuve de confiance... Adonc, mes très-chers amis, je vous remets et confie ma pauvre petite fille, qui va se trouver orpheline; ma pauvre chère Anne! Pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, élevez-la bien dans l'amour de la foi catholique et dans l'horreur des nouveautés... Qu'elle aime et serve Dieu, et qu'elle garde une humeur simple et modeste... Elle a de la fortune assez; ce que je demande pour elle c'est un cœur droit et charitable... Elle sera votre fille... dame Agathe, l'aimerez-vous un peu ? »

— Comme mon propre enfant! dit la bonne dame en sanglotant; ayez confiance, votre chère fille sera aimée et heureuse...

— Que Dieu vous rende le bien que vous lui ferez! Oh! mes bons amis, comme je prierai pour vous là-haut! »

La petite fille avait écouté avec attention le discours de sa mère, en la regardant d'un œil inquiet et surpris. A ce dernier mot, elle s'écria, en se suspendant au cou de sa mère : « Où voulez-vous donc aller, mère! je veux aller avec vous! je n'irai pas avec madame Agathe! »

— Ma pauvre enfant, il faudra te soumettre! je ne pars pas encore, tu vois... »

L'enfant, calmée par cette parole, se rassit sur le lit, plus près de sa mère, et, le cœur encore un peu gros, les joues brûlantes, une dernière larme dans les yeux, elle se remit à arranger ses images.

« J'ai mis par écrit, reprit la malade, toutes mes dispositions, vous n'aurez point d'embarras, je désire être ensevelie près du tombeau d'Alix la Bougotte (1); cette pieuse femme était grand-

(1) Alix la Bougotte était une religieuse de l'hôpital Sainte-Catherine, à Paris. Elle mourut en grand renom de charité et de sainteté, et le roi Louis XI lui fit élever un monument avec cette épitaphe :

En ce lieu gist sœur Alix la Bougotte,
A son vivant recluse très-dévote,

tante de mon père; elle est puissante auprès de Dieu, et je désire attendre la résurrection à ses côtés. »

Elle s'arrêta, oppressée et sans voix. Maître Nicolas et dame Agathe lui réitérèrent leurs promesses; la pauvre mère les écoutait avec un sourire bienveillant et résigné; enfin, elle reprit: « J'aurais voulu vivre pour élever ma chère enfant... Dieu ne le veut pas... que sa très-juste volonté soit faite! et vous, mes amis, soyez bons pour elle, pour ma pauvre Anne, seule au monde! »

Le lendemain Anne n'avait plus de mère : dès ce moment elle fut conduite au logis de maître Nicolas, qui était orfèvre, place de l'Hôtel de Ville, et elle y fut reçue comme une fille par les bons bourgeois, ses tuteurs; comme une sœur par leur fils unique, Bernard, plus âgé qu'elle de deux ou trois années.

II. — LA NUIT DU 24 AOÛT.

Huit ans s'étaient écoulés. C'était par une brûlante soirée du mois d'août 1572. Dans la pièce qui formait le fond de la boutique de l'orfèvre Chaux, la bonne dame Agathe était assise avec ses deux enfants, ainsi qu'elle nommait Anne et Bernard, et elle attendait, pour le souper, son mari plus attardé que de coutume. Autour d'elle tout annonçait l'aisance et le bien-être; la tapisserie en cuir doré, les hautes chaises de noyer luisant, les armoires et les bahuts aux serrures de cuivre paraissaient vaguement dans le clair-obscur que laissait dans la chambre une lampe suspendue aux hautes solives, et par une fenêtre vitrée, on voyait la boutique bien garnie du riche orfèvre, où les calices, les crucifix, les hanaps, les vases et les drageoirs étincelaient aux balancements d'une seconde lampe allumée devant l'image de la sainte Vierge. Dame Agathe filait; Bernard faisait des calculs sur une ardoise, et Anne, un gros volume sur ses genoux, lisait à haute voix la Fleur des Saints, de Ribadeneyra : elle en était à la Vie de l'apôtre saint Barthélemy. Lorsqu'elle eut fini le récit du douloureux supplice subi par le saint martyr, dame Agathe lui dit. « Mon enfant, fermez votre livre, mettez-vous à table et soupez avec Bernard; pour moi, j'at-

tendrai mon mari. — Mon tuteur est donc allé voir les réjouissances du populaire à l'occasion du mariage de la belle princesse Marguerite? demanda la jeune fille. — Je crois que ce n'est plus de réjouissances qu'il s'agit, répondit dame Agathe; depuis qu'on a failli tuer M. l'Amiral, les réjouissances ont cessé. Ceux de la religion se promènent tout armés, tout cuirassés devant le logis de messieurs les Lorrains.... Pourvu que de tout ceci ne nous advienne grand malheur! — Ma mère, dit Bernard, si ceux de la religion nous attaquaient, nous serions en droit de nous défendre? — Sans doute, mon enfant, mais il m'est avis qu'une seule marque de miséricorde et de mansuétude convertirait plus d'hérétiques que cent arquebusades. Allons, mes enfants, dites les grâces et allez vous coucher.... Dieu vous donne bon repos! »

Anne et Bernard reçurent la bénédiction de leur mère, se souhaitèrent le bonsoir et se retirèrent. Dame Agathe continua à filer, soucieuse et pensive, inquiète de l'absence de son mari, inquiète aussi de quelques rumeurs menaçantes qui étaient venues jusqu'à elle, malgré sa vie retirée et tranquille. Elle avait ouï dire que les huguenots voulaient venger la blessure reçue par l'amiral Coligny, et que, parmi les bourgeois de Paris, un grand nombre projetaient de s'unir et de former une ligue offensive et défensive contre les protestants. Ces vagues bruits la faisaient trembler : animée d'une piété charitable et tendre, elle craignait les violences sanguinaires que dictait l'esprit de parti; elle pensait à son mari dont elle connaissait les passions ardentes et la foi plus sincère qu'éclairée; elle pensait à son fils qui, un jour peut-être, se trouverait engagé dans ces guerres civiles qui désolaient le sol de la patrie et déchiraient l'intérieur des familles, et elle tremblait... Elle attendit longtemps... vers onze heures, la porte de la boutique s'ouvrit, et maître Nicolas, tenant en main une clef et une lanterne, entra brusquement. Sa femme se leva avec déférence, disant : « Seigneur Jésus, Nicolas, que vous avez tardé! Vous allez souper au moins? — Non pas, je me vois obligé à sortir derechef. » Dame Agathe n'osa l'interroger, car la figure de son mari, d'ordinaire assez pacifique, avait en ce moment une expression animée et farouche qui lui faisait peur. Il alla vers une des armoires, l'ouvrit, en tira une épée qu'il ceignit et un poitrinal qu'il cacha sous son pourpoint. Il prit un mouchoir blanc, le noua autour de son bras et se disposa à sortir, mais sa femme se jeta au-devant de lui, s'écriant avec angoisse : « Pour Dieu! Nicolas, où allez-vous? — A l'Hôtel de Ville : ne suis-je pas quartenier? nous sommes tous mandés par ordre de monsieur le Prévôt des marchands et pour exécuter les ordres de Sa Majesté... Ça, femme, ne me retardez pas! — N'y

Rendue à Dieu, femme de bonne vie,
En cet hostel voulut être asservie,
Où a régné humblement un long-temps,
Et demeuré bien quarante-six ans,
En servant Dieu augmenté en renom.
Le roi onzième de ce nom,
Considérant sa grande perfection,
A fait lever ici sa sépulture.
Elle trépassa céans en son séjour,
Le Dimanche vingt-neuvième jour
Mois de juin mil quatre cent soixante-six :
Le doux Jésus la mette en paradis!
Amen.

allez pas ! s'écria Agathe ; c'est une œuvre de malice qui se prépare ainsi... restez ici, et si un danger se présente, défendez votre maison et votre famille ! — Il n'est point de dangers pour les bons et fidèles catholiques... Vous n'avez rien à craindre, ainsi laissez-moi partir. »

Et par un brusque mouvement, il s'arracha des mains de sa femme qui le retenait et sortit précipitamment de la maison. Dame Agathe consternée, s'agenouilla et se mit à prier Dieu.

Anne, retirée dans sa paisible chambrette, dormait depuis longtemps, lorsqu'un bruit étrange l'éveilla tout à coup. Elle se dressa sur son chevet, et prêta l'oreille : c'étaient les cloches qui sonnaient. — Non pas les cloches frères des matines que, toutes les nuits, l'on entendait tinter aux clochers des monastères, mais la voix grave, imposante des cloches du Palais, de Saint-Germain l'Auxerrois et de Saint-Eustache, lancées à toute volée, et répandant sur la ville leurs clameurs profondes et sévères. Un coup de pistolet se mêla à ce bruit, et des cris tumultueux s'élevèrent soudain. Anne se jeta à bas du lit, prit quelques vêtements et courut à la fenêtre, où Gertrude, qui couchait non loin d'elle, vint, tremblante, la rejoindre. La rue jusqu'alors obscure, s'éclaira : des hommes, portant des torches et des flambeaux, passaient rapidement ; des coups de pistolet, des coups d'arquebuse déchiraient l'air, et parmi le tumulte, l'on distinguait les cris : — Mort aux huguenots ! Sus ! sus !

Anne tremblait, et son cœur battait à coups précipités, mais un invincible instinct la retenait à la fenêtre. Elle comprenait ce qui se passait. Élevée au milieu des discordes civiles et des passions politiques dont Paris était alors le théâtre, elle connaissait la haine profonde que la bourgeoisie parisienne portait aux huguenots ; maintes fois elle avait entendu les vœux sanguinaires formés par les chefs des milices ; elle savait la haine des Guises, les redoutables terreurs de la reine mère, et les cris de mort qu'elle entendait, l'effrayaient sans la surprendre. La vieille Gertrude tremblait et disait des prières, répétant parfois : « Et maître Nicolas, où est-il ? Hélas ! Seigneur, prendrait-il part à cette tuerie ? — Qui sait ? répondait Anne, il hait bien fort ceux de la religion ! Il honore messieurs les Lorrains, et, entends-tu ! ces gens-là crient tous : Vive la messe, et vive le duc de Guise ! — Et pourquoi le duc de Guise, ce noble seigneur, est-il mêlé à tout cela ? — Eh ! ma chère amie, parce qu'il soupçonne M. l'amiral d'avoir fait tuer son père... ainsi l'ai-je ouï raconter... Mais quels cris effroyables ! Seigneur, prenez pitié de nous ! »

Un coup violent frappé à la porte extérieure de la maison l'interrompit, et par un mouvement plus prompt que la pensée, Anne leva

la fenêtre et regarda au dehors. La lune se montrant entre deux nuages, éclairait la rue, et à la lueur de ce pâle flambeau, Anne crut reconnaître les traits de celui qui implorait un asile : « Ouvrez ! dit une voix, ouvrez, on me poursuit ! — J'y vais ! » s'écria la jeune fille. Et, prompte comme la flèche, elle s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier, traversa la boutique, et ouvrit rapidement la porte... Un homme se précipita dans la maison en s'écriant : « Vous me sauvez la vie ! »

Dame Agathe et Bernard étaient survenus ; Anne se jeta au cou de sa mère adoptive, en disant : « Pardonnez-moi, ma très-chère mère, mais je ne voulais pas qu'on tuât un homme au seuil de votre maison ! — Mon enfant, Dieu vous a inspirée, vous avez bien fait ! Vous, monsieur, soyez en repos, vous n'avez rien à craindre ici. »

En disant ces mots, dame Agathe jeta les yeux sur son hôte ; c'était un homme jeune encore, d'une figure noble et distinguée ; ses riches vêtements, ses armes de parade semblaient annoncer qu'il sortait d'une fête : « Ne me reconnaissez-vous pas ? lui dit-il. — Pardonnez-moi, messire, répondit-elle, vous êtes le vicomte de Théran, et la chaîne d'or que vous portez au col sort des ateliers de mon mari. — Il est vrai, et c'est ce souvenir qui m'a engagé à frapper à votre porte, lorsque je me suis vu poursuivi par une bande de forcenés jusqu'au coin de cette rue, où, soudain, grâce aux ténèbres, elle a perdu ma trace. Alors, j'ai pensé à votre mari, et n'ai point douté, qu'en honnête homme et loyal bourgeois, il ne me donnât asile. »

Dame Agathe soupira, et dit après quelques instants de silence, durant lesquels on entendait toujours les clameurs lointaines mêlées aux décharges d'arquebuses : « Vous appartenez donc à la religion de Genève, messire ? — Dût-il m'en coûter la vie, je ne le nierai pas ! — Ah ! monsieur ! s'écria la jeune fille, que je vous plains ! »

Il allait lui répondre lorsque la porte de la boutique s'ouvrit ; maître Nicolas, pâle, l'œil hagard et du sang sur les vêtements, entra comme un homme poursuivi par les furies. Ses yeux tombèrent aussitôt sur le vicomte, et il le reconnut. « Encore un ! s'écria-t-il ; sus ! sus ! — Ah ! mon tuteur, répondit Anne sans hésiter, vous ne le tuez pas ! c'est moi qui l'ai fait entrer ici, à dessein de le sauver ! »

Et la jeune fille se jeta au-devant du quartier, pleine d'une charité intrépide et d'un courage qui prenait sa source dans la religion la plus pure et la plus tendre. — Elle aimait Dieu et elle aimait ses frères.

Nicolas la regarda d'un air farouche, et tirant de son pourpoint une dague ensanglantée, il s'élança sur le vicomte ; mais Anne, par un prompt

mouvement, se jeta entre eux, et reçut dans l'épaule la pointe de l'arme. « Malheureux ! qu'avez-vous fait ! s'écria dame Agathe ; vous avez tué l'enfant qui nous était confiée ! — Mon tuteur, je vous pardonne, dit Anne d'une faible voix ; mais épargnez le pauvre huguenot. — Mon père, je le sauverai en dépit de vous, » dit à son tour Bernard exaspéré à la vue du sang et des souffrances de sa sœur d'adoption.

Gertrude poussait des cris lamentables ; le vicomte s'efforçait d'arrêter le sang qui coulait de la blessure de la jeune fille. Maître Nicolas ressemblait à un homme que la foudre a frappé ; la vue de ce sang innocent, répandu par ses mains, avait soudainement abattu sa fureur ; il était redevenu homme et père, et quand Anne tendit vers lui ses mains et reprit d'une voix suppliante : « Vous ne le tuerez point, n'est-ce pas ?... » il courut vers elle et lui dit : « Non, non, je le sauverai au péril de ma vie ! prie pour moi, Anne, prie, j'en ai grand besoin. »

La jeune fille n'en entendit pas davantage ; elle s'affaissa sur le sein de sa tutrice, et perdit complètement connaissance.

III. — LES COMPTES DE TUTELLE.

Retirée dans sa chambre et le bras appuyé sur sa belle table de chêne, Anne pleurait amèrement. Six années avaient fait de l'enfant pieuse, bonne et hardie, une jeune fille aimable et modeste ; son beau visage révélait une âme à la fois douce et fière. Elle avait cherché la solitude pour y répandre la douleur dont son âme était remplie ; mais la vieille et fidèle Gertrude la découvrit dans sa retraite, et inquiète, prête à pleurer elle-même, elle dit à sa jeune maîtresse : « Ma chère enfant, qu'avez-vous ? qui donc vous navre ainsi le cœur ? parlez-moi au moins, dites ce qui vous afflige... personne ne vous aime autant que moi, vous le savez bien. — Ma bonne Gertrude, vous ne pouvez rien à ce qui me peine... il n'y a point de remède, et de quelque côté que je me tourne, je ne vois qu'affliction et douleur. — C'est ce mariage qui vous désole ainsi, ma chère maîtresse ? — Oui, c'est ce mariage qui m'effraie, non que je manque de bonne et loyale amitié envers Bernard, le fils de ma bonne mère d'adoption ; mais je ne pourrais pas m'habituer à lui rendre, à lui si léger d'esprit et de caractère, le respect et la déférence qu'une femme doit à son mari... En outre, dans une aussi grave affaire, qui met le salut de notre âme en péril, je désire être libre, et mon tuteur voudrait cependant me contraindre. — Lui obéirez-vous ? — Non ! s'écria la jeune fille la tête haute ; non, je ne laisserai point asservir ma conscience ni ma volonté ! et si je pleure, Gertrude, ce n'est pas de crainte, mais de chagrin, car je vais quit-

ter cette maison, et quitter la bonne et sainte dame Agathe, si malade en ce moment, et qui me chérit d'une si bonne et si cordiale affection. Voilà ce qui me navre. — Et où irez-vous, ma chère maîtresse ? — Je me retirerai au couvent des Annonciades, où j'ai fait louer quelques chambres ; c'est là, pour une fille orpheline, seule au monde, l'asile le plus convenable. — Il est vrai, ma chère demoiselle... pardon si je vous interroge encore... mais avant de quitter ces lieux, vous demanderez des comptes à votre tuteur ? — Hélas ! Gertrude, il le faudra bien, et cela me coûte ! »

Gertrude se rapprocha d'Anne, et d'une voix basse et inquiète, elle lui dit : « Il le faudra, mademoiselle, et cela, sans retard, car on dit que maître Nicolas, à force de se mêler des affaires publiques et de négliger les siennes, s'est ruiné, et que lorsqu'il vous aura satisfaite, il ne lui restera quasiment rien ! — Que dis-tu ? s'écria Anne avec une expression de terreur ; il est ruiné ! il ne lui reste rien ! »

Gertrude se méprit sur le sens de cette exclamation. « Oh ! non, répondit-elle ; il lui reste cette maison, son fonds de boutique, et quelques mesures de terres aux Prés-Saint-Gervais... Vous ne perdrez rien du bien que vos chers père et mère ont amassé pour vous. — Mais alors ma bonne tutrice sera ruinée, et le pauvre Bernard aussi ! — Dame ! que voulez-vous ? Depuis longues années, maître Nicolas s'est-il occupé de sa maison ? Où le trouvait-on ? à l'Hôtel de ville... aux réunions des seize, aux assemblées de M. de Guise... pendant ce temps la boutique chômait, les pratiques s'en allaient ailleurs... on a déserté l'enseigne de *Saint-Eloi*, qui est appendue ici, et maître Hurel, aux *Trois-Couronnes*, de l'autre côté de la place, fait merveilleusement ses affaires... les hommes sages profitent de ce qui ruine les fous... et m'est avis que maître Nicolas presse votre mariage afin que vos biens ne sortent pas de la famille... »

Anne ne répondit pas : elle rêvait ; sa tristesse s'était dissipée, une sorte d'ardeur brillait dans ses yeux, comme si des projets généreux eussent couvé dans son sein ; elle se leva enfin, et dit à Gertrude : « Je vais voir mon tuteur. »

IV. — MAÎTRE NICOLAS.

Anne monta jusqu'au troisième étage, car elle savait que son tuteur se retirait habituellement dans un petit cabinet situé auprès de l'atelier. Elle traversa cette dernière pièce, alors silencieuse et déserte ; le foyer était éteint, les établis inoccupés ; la roue du lapidaire gisait dans un coin, couverte de poussière ; les marteaux, les poinçons, les soufflets étaient appendus aux murailles, comme d'inutiles ornements ; un lingot de métal reposait sur une table, attendant vaine-

ment qu'une main habile le fit Dieu, *table ou cuvette*; l'incurie et la négligence, mères de la pauvreté, trônaient là en reines, et en voyant ce désordre, en réfléchissant aux tristes conséquences qu'il avait eues, Anne se souvenait des larmes qu'elle avait vu verser à sa tutrice; elle se souvenait des préoccupations ardentes qui avaient poussé son tuteur hors du cercle de ses devoirs domestiques, et elle comprit combien les grands malheurs de l'Etat peuvent entraîner de douleurs intimes et privées... Arrivée à la porte du cabinet de maître Nicolas, elle frappa avec une espèce d'hésitation, car depuis la nuit du 24 août elle ressentait pour lui une répugnance involontaire; il ouvrit et parut surpris en la voyant. Elle s'assit un peu émue, auprès de la table chargée de registres, de papiers, de gravures représentant des modèles d'orfèvrerie, et d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, elle lui dit : « Mon tuteur, je viens vous parler avec sincérité; vous voulez me faire épouser votre fils et confondre ainsi nos intérêts; mais pour moi, le mariage est un grand et sérieux engagement, et je ne le prendrai qu'à bon escient... D'ailleurs, Bernard est bien jeune, de caractère frivole et léger, il ne désire point se marier, et en le contraignant à devenir mon mari, vous le rendriez malheureux... je vous parle ingénument, daignez m'écouter avec patience. »

Elle s'arrêta un instant, regardant maître Nicolas avec une modeste fermeté et continua :

« Vous ne pouvez pas me contraindre... Si vous voulez me forcer à ce mariage, je quitterai votre maison, et j'irai chez les dames Annonciades... vivre du bien que mes parents m'ont légué; si vous consentez à me laisser libre, si vous accordez à Bernard la permission d'aller en Italie, se perfectionner en son état, sous les maîtres graveurs et orfèvres de Florence et de Rome, chose qu'il vous a souventes fois demandée, je ne vous quitterai point, je soignerai ma bonne tutrice, qui a eu tant de bontés pour moi, vous administrerez mes biens... et nous vivrons tous tranquilles, sinon heureux... je vous ai dit franchement ce que Dieu me mettait au cœur... faites-moi même réponse, mon tuteur, et je me tiendrai pour satisfaite. »

Maître Nicolas semblait interdit de surprise, comme un épervier à qui une colombe opposerait de la résistance; mais, jugeant la fermeté d'Anne inébranlable, il calcula rapidement les chances favorables qui s'offraient à lui dans le nouveau plan qu'elle venait de proposer. Ce qu'il craignait avant tout, c'était cette terrible reddition de comptes qui devait le dépouiller des restes d'une fortune qu'il n'avait pas su administrer; pour l'éviter, il avait pressé ce mariage auquel se refusait, et le fiancé, uniquement épris de son art, et la fiancée, éclairée par une raison

précoce. Il avait à lutter contre ces deux volontés complices, aussi accepta-t-il avec empressement l'accommodement qu'Anne lui offrait.

« Eh bien ! dit-il, après un long silence, qui parle de vous contraindre et de vous tyranniser ? Vous êtes libre, ma chère Anne, tout à fait libre, et pour vous le prouver, j'accepte votre proposition. Bernard partira pour l'Italie, vous resterez avec nous... Allez en dire la nouvelle à ma pauvre femme, toute dolente sur son lit; cela la réjouira, car elle ne désire qu'une chose au monde, c'est de vous garder... vous la consolerez du départ de son fils... Done, ma chère Anne, nous restons amis ? »

— Sans doute, répondit-elle, et vous serez content de moi... »

V. — DÉNOUEMENT.

« Non, mon enfant, non, mon cher fils, disait la bonne dame Agathe, tu ne pourras jamais comprendre tout ce qu'Anne a fait pour nous en ta longue absence ! J'étais bien malade et me croyais à ma dernière année de vie; elle m'a soignée, réconfortée, veillée nuit et jour, et son amitié m'a fait vivre; elle m'a fait espérer, en un temps où je n'attendais plus rien de ce monde... Ton pauvre père ! je ne le voyais plus, il passait son temps aux assemblées des politiques; il faisait des feux de joie pour célébrer les victoires de Mayenne, il figurait aux processions, il était de toutes les affaires publiques, et laissait tomber en ruine la fortune de sa famille. Anne s'en aperçut : déjà elle m'avait remplacée pour les soins de la maison... Active, vigilante, laborieuse, elle avait fait rentrer un peu d'ordre et de prospérité dans notre logis; elle fit plus, elle se mit au comptoir, elle s'instruisit des affaires, et bientôt les chalands, attirés par une marchande si avenante et si modeste, reprirent le chemin de l'enseigne Saint-Eloi. Vois nos livres, tu y trouveras les noms les plus recommandables... Madame la duchesse de Guise nous a acheté dernièrement un ostensor pour sa paroisse... Madame de Montpensier prend chez nous ses bagues et ses joyaux; tout le beau monde s'en vient céans... attiré par la douceur, l'esprit, la sagesse de cette chère Anne... Et ton pauvre père ! quand la maladie le saisit, elle fut près de lui un ange de consolation et de paix, et s'il est mort en pénitent et en prédestiné, après Dieu, c'est à cette enfant qu'il a dû pareille grâce... non, mon fils, toute notre fortune, recouvrée par ses soins, ne pourrait pas nous acquitter envers elle !... Je l'aime comme ma fille, vois-tu ! »

— Ah ! ma mère, si Anne voulait ! »

Un an après, l'enseigne de Saint-Eloi portait ces mots : *Bernard Chauxreaux-Olivier, marchand orfèvre*, et les chalands s'empressaient plus que jamais au comptoir où siégeait Anne, qui mon-

trait avec un certain orgueil les coupes, les aigüères, les vases ciselés par son mari, devenu un des artistes les plus distingués de sa corporation. Souvent un gentilhomme, d'âge mûr, qui avait suivi le roi Henri dans toutes ses campagnes, venait s'asseoir familièrement au souper de la famille Chauréaux. Il devisait avec dame Agathe, il jouait avec les gentils marmots, enfants

d'Anne et de Bernard, et, d'ordinaire, en s'en allant, le vicomte de Thérans s'arrêtait dans la boutique, ôtait son feutre devant l'image de la sainte Vierge et disait : « C'est ici que j'ai dû la vie à la charité et au courage de madame Anne, que Dieu garde ! »

EVELINE RIBBECOURT.

ZÉPHIRINE.

I.

« Comment donc se fait-il qu'Arthémise ne revienne pas ?... Elle n'était cependant sortie que pour aller acheter notre modeste souper, bien modeste en effet, depuis que le citoyen Collot-d'Herbois commande dans la ville de Lyon, qu'il fait démolir, et dont il fait mitrailler les habitants pour y rétablir l'ordre... à ce qu'il dit. Pourvu qu'il n'ait pas fait mitrailler mon épouse !... Au fait, qu'est-ce que gagnerait la république à faire mitrailler une brave femme, qui n'a d'autre prétention aristocratique que d'être la *femme forte* ; de soulever, à bras tendu, des poids de cinq cents, et de se mettre sur l'estomac un nombre plus ou moins considérable de pavés ?... Mais, c'est égal, j'aimerais mieux qu'Arthémise fût de retour ; car, je puis le dire tout bas, on en mitraille qui n'en feraient pas autant qu'elle. »

Ce soliloque était prononcé par un homme d'un certain âge, qu'à son costume de toile à carreaux blancs et bleus, recouvert d'un vieux manteau ; à son chapeau gris, pointu et orné d'une vieille plume ; à sa figure enfantine, on reconnaissait facilement pour un de ces saltimbanques qui courent de foire en foire. Il passa sa tête au travers d'une tapisserie en lambeaux, qui servait de portière à une baraque en planches, sur le frontispice de laquelle on voyait le portrait d'Arthémise et ces mots : *A la fême caulosse !...* Cette baraque était dressée sur la place Bellecour. Après avoir interrogé ce vaste espace, alors couvert de ruines, le paillasse rentra triste, en s'écriant de nouveau : « Mais pourquoi donc Arthémise ne revient-elle pas ?... »

Il était depuis quelque temps plongé dans de sombres réflexions, lorsqu'un bruit lourd se fit entendre. « Ah ! la voilà ! s'écria-t-il, je la reconnais à son pas léger ! » En effet, quelques instants après la tapisserie soulevée donna passage à une grande et grosse femme, qui portait dans ses bras un paquet assez volumineux. A son aspect le chef de l'établissement dit d'un ton sentencieux : « Arthémise ! je ne veux pas qualifier votre conduite, mais elle est ridicule.

— Tais-toi !

— On a proclamé les droits de l'homme, j'ai celui de parler.

— Tu es un imbécile !

— Tous les hommes étant égaux, je ne suis donc pas plus imbécile qu'un autre.

— Ça prouve que vous l'êtes tous. Mais dépêche-toi d'arranger cette paillasse, retape le traversin, que j'y mette cette pauvre petite créature qu'il ne faut pas réveiller ; car, pendant qu'elle dort, elle ne sait pas son malheur !

— Que vois-je ! un enfant ?...

— Chut ! Allons vite, ôte ton carrick, il lui servira de couverture.

— Mais, enfin, quel est cet enfant ?

— Un petit ange que le ciel nous envoie.

— Et nous enverra-t-il aussi de quoi le nourrir ?

— En doutes-tu ? Tiens, mon pauvre homme, nous vivons dans un temps où l'on voit des choses qui vous déchirent le cœur.

— Il est vrai que ce qui se passe n'est pas gai. Mais aussi, pourquoi messieurs les Lyonnais sont-ils si difficiles ? Ils ont sifflé le citoyen Collot-d'Herbois, quand il est venu ici pour jouer la comédie ; eh bien, maintenant il vient y jouer la tragédie... et on n'ose plus le siffler.

— Figure-toi, continua Arthémise, que tout à l'heure en revenant, je fus arrêtée près du pont Morand, par cette foule cruelle qui va chaque jour se repaître du sanglant spectacle qu'on lui donne sur la place des Broteaux.

— Comme s'ils ne feraient pas bien mieux, ces flâneurs-là, de venir, pour la modique somme de deux sous, admirer nos tours de force et d'adresse ?

— Obligée de rester en place, je vis défiler devant moi tous ces malheureux qu'on conduit à la mort ; parmi eux je remarquai une jeune et belle femme, qui tenait dans ses bras un enfant endormi. En la voyant, je ne pus retenir mes larmes ; elle s'en aperçut, et s'approchant de moi, elle me dit d'une voix douce : « Vous pleurez, vous êtes bonne ; sauvez mon enfant ! je vais mourir... Ayez-en soin, Dieu vous récompensera. » Et elle me donna sa petite fille, que son dernier baiser ne réveilla pas... A ma place, qu'aurais-tu fait ?

— Au nom de la fraternité, je l'accepte, recueillie, et je t'approuve; les saltimbanques sont bien bas, j'en conviens, ils sont bien bas, mais il ne faut pas désespérer, leur art ne périra jamais; et plus il y aura de révolutions, plus les saltimbanques prospéreront... Moi qui tire les cartes, et qui lis aussi facilement dans l'avenir que dans le passé, moi qui fais le jeu ordinaire pour deux sous et le grand jeu pour quatre, moi qui peux tout prédire, en interrogeant le creux de la main, le marc de café ou tout autre liquide, je déclare que le moment de leur triomphe approche; ayons donc confiance et espoir. Tu as bien fait, femme, il faut soutenir le faible et l'orphelin; avec l'aide du ci-devant bon Dieu, comme on dit à présent, nous pourrions élever cette petite; je lui apprendrai les secrets de l'art; qui sait?... c'est peut-être une fortune qui nous arrive. Mais, à propos, quel est son nom ?

— Et comment veux-tu que je le sache ? est-ce que j'ai eu le temps de le demander ?

— Cela prouve, Arthémise, que la *femme forte* est quelquefois bien *faible*... Enfin, nous lui donnerons un nom approprié à ses capacités, je me charge de ce soin. Mais quittons cette ville ingrate, où l'art est méconnu, et portons nos pénales, nos costumes, nos exercices... et cet enfant... dans un climat plus hospitalier. Nomade comme l'Arabe, je vais enlever de cette place ma baraque, qui n'y laissera pas plus de trace que la tente du Bédouin sur le sable du désert.

— As-tu fini tes grandes phrases, dit Arthémise, et vas-tu venir souper ?

— Je ne demande pas mieux; j'accepte même avec d'autant plus de reconnaissance, que je ne puis pas te dissimuler, ô femme incomparable ! que la recette a été presque nulle aujourd'hui, et que je ne suis pas sûr que nous puissions dîner demain. Décidément, le citoyen Collot-d'Herbois nous fait une concurrence ruineuse. Ses drames de la place des Terreaux et de la plaine des Broteaux nous enlèvent tous nos spectateurs. Si cela continue, nous pourrions, avant peu, manquer de tout... et de bien autre chose... Mais, en attendant, soupons ! »

Et les deux pauvres gens se mirent à dévorer leur frugal repas. L'enfant dormait toujours.

Un poète a dit :

L'insoucieuse enfance est bientôt consolée...

Il en fut ainsi. La petite fille pleura d'abord à son réveil; mais peu à peu les caresses d'Arthémise, les grimaces du saltimbanque la firent rire et la consolèrent; quelques jours après, elle était habituée à ses nouveaux amis et jouait avec leurs oripeaux, comme elle avait joué avec les riches joujoux de son enfance.

II.

L'incomparable Almanzor, qui prédisait l'avenir

et racontait le passé, eût été bien embarrassé de dire où il était né, et même comment il avait appris à faire le saut de carpe, le saut du tremplin, à marcher sur des échasses, à escamoter, à être sorcier enfin... Car, tout ce qu'il pouvait se rappeler, c'est que son premier regard s'était arrêté sur un tréteau, et que dans son enfance il avait reçu de nombreux horions, pour apprendre à souffler dans une clarinette, à taper sur une grosse caisse, et à tirer des cymbales ces sons bruyants qui font le charme et l'harmonie des musiques foraines.

Quant à Arthémise, c'était différent, la nature seule lui avait fait cadeau de tous les talents qu'elle possédait. Elle lui avait donné une taille qui faisait l'admiration de tous ceux qui lui allaient au coude, et il y en avait beaucoup; elle lui avait donné les épaules d'Atlas et les bras d'Hercule; tout en tenant à la main un poids de cinquante livres, elle écrivait son nom sur une muraille, à une hauteur où n'aurait pu atteindre la main vide d'un grenadier. Aussi n'avait-elle pas eu, dans son enfance, les mêmes désagréments que son époux; personne n'eût osé infliger une correction à une élève de cette force-là. En résumé, ils étaient tous deux les meilleures gens du monde, et ils s'attachèrent promptement à l'enfant qu'ils avaient adoptée... mais chacun à sa manière.

Almanzor voulait faire de son élève la huitième merveille du monde; il prétendait qu'en travaillant un peu, elle pourrait exécuter tous les tours d'adresse qu'il était capable de lui apprendre; qu'elle pourrait marcher sur les mains, faire de son corps si souple, un cerceau gracieux; exécuter enfin ces exercices périlleux qui font la joie des badauds de tous les pays. Mais Arthémise n'entendait pas cela.

« Je ne veux pas, disait-elle, que tu me disloques mon enfant. Pauvre petite, si c'est pour lui faire casser les os que je l'ai prise, autant valait la laisser aller aux Broteaux avec sa mère, elle ne souffrirait plus.

— Elle serait cependant bien gracieuse dans le saut de carpe et le saut du crapaud.

— Va te promener, avec tes sauts ! Je ne le veux pas, et tu sais que quand je ne veux pas, il n'y a rien à dire.

— N'en parlons donc plus. Mais enfin, il faut faire quelque chose de cette petite; dans son intérêt, il faut lui donner un état, nous ne serons pas toujours là.

— Hélas ! non, dit la femme forte en essuyant une larme. Mais voyons, que pourrions-nous lui apprendre ?

— Je ne crois pas, reprit Almanzor, que tu puisses l'initier à ta profession, c'est tout au plus si elle pourrait soulever un poids de quatre livres; elle ne deviendra jamais une *hercule féminine*.

— Et qu'il te parle de ça ?... Mais enfin, il faut qu'elle apprenne quelque chose.

— Un art bien joli, et surtout bien goûté en ce moment, c'est la danse de corde avec et sans balancier.

— Oui, c'est cela ! pour qu'elle tombe et se blesse.

— Ne crains donc rien, j'y ai pensé ! Mais, est-ce que tu ne seras pas là, toi ? Grâce à ta taille et à ta force, si elle fait un faux pas, tu la soutiendras au besoin, tu l'enlèveras comme une plume et la poseras doucement à terre. Cela formera un double spectacle, qui charmera le public. Sa mignonne personne fera valoir ton imposante prestance ; et si elle tombe sur ton épaule, on croira voir une gentille colombe sur le colosse de Rhodes... ce sera charmant.

— Et pas bien fatigant ?

— Ça n'est rien du tout, d'autant mieux que cet exercice lui plaira ; elle est vive, légère, elle réussira, j'en suis sûr. Et vois quel attrayant spectacle : après mes farces et mes tours, après tes exercices prodigieux, une ravissante et gentille danseuse, qui se balancera sur la corde roide comme un oiseau sur la branche ; avec cela nous ferons courir toute la France !

— Eh bien, j'y consens ; comme cela, je serai pour quelque chose dans son éducation.

— Tu seras son soutien, son guide, son appui. Allons, c'est arrêté, dès demain je lui donne la première leçon, tu verras qu'avant peu elle sera en état de paraître devant le public, qui accourra pour l'admirer et nous ferons des recettes monstres. »

Bien que cet exercice aérien ne fût pas trop du goût de la petite, cependant la nouveauté, les encouragements de son professeur, la surveillance toute maternelle d'Arthémise, vainquirent sa timidité, et en peu de temps elle parvint à se soutenir et même à marcher sur l'étroit sentier soutenu à six pieds du sol par deux forts chevaux. Almanzor triomphait ; en la voyant si gracieuse et si légère se balancer dans l'air, il la surnomma Zéphirine ! ce nom lui semblait résumer toute son admiration. Zéphirine !... quel nom à écrire en gros caractères sur son affiche ! que de curieux il devait attirer !

Cet espoir ne fut point trompé, les débuts de Zéphirine eurent un grand retentissement et elle fit l'admiration des villes où elle exerça ses talents. A la terreur avait succédé le directeur, au directoire le consulat, au consulat l'empire. Tout avait repris de la splendeur, de l'éclat ; les fêtes se multipliaient ; on pouvait enfin dans chaque village célébrer le saint patron du pays ; les foires étaient rétablies : l'on avait tant pleuré, tant souffert, qu'on se dépêchait de s'amuser ; aussi le nomade Almanzor, promenait-il son curieux spectacle de commune en commune et obte-

nait-il, grâce à Zéphirine, des succès brillants et productifs.

« Arthémise, dit-il un jour à son épouse, nos efforts ont été récompensés ; pour nous, des temps plus doux sont arrivés ; profitons-en pour retourner à *Commune affranchie*, comme on disait alors, et allons voir si le public lyonnais sera plus amateur du talent qu'il ne l'était il y a quelques années ; car il était bien indifférent à cette époque !

— N'aurais-tu pas voulu que ceux qui allaient se faire mitrailler vissent voir tes exercices ?

— Je suis persuadé que si on leur avait laissé le choix, il n'y en aurait pas eu un seul qui eût hésité. Mais retournons-y, je te promets une annonce monstre, capable d'attirer toute la ville. Viens, Arthémise, la fortune et la gloire nous attendent à Lyon ! »

Quelques jours après ils étaient dans cette grande ville, qui grâce à son industrie et à son commerce, commençait à renaître de ses cendres.

Almanzor avait tout préparé pour faire une brillante rentrée. Il s'était défait de son humble tente, il avait fait construire une espèce de salle de spectacle garnie de bancs, ayant à l'intérieur un théâtre, en dehors un frêteau pour la parade ; il avait fait peindre, par un Raphaël de bas étage, de grands tableaux, sur lesquels étaient représentés Arthémise faisant ses exercices de force, lui, faisant des tours d'adresse et de prestidigitation et Zéphirine dansant sur la corde. Ils y figuraient, vêtus des brillants costumes qu'il avait fait confectionner ; celui de Zéphirine se composait d'un maillot couleur de chair, d'une tunique et d'un corsage en velours bleu de ciel couverts de paillettes d'or, d'une guirlande de fleurs dans les cheveux, avec colliers et bracelets en similor et pierreries fausses.... c'était éblouissant !

Enfin le grand jour arriva. La salle était ornée avec un luxe asiatique. Almanzor, placé sur l'estrade du dehors, exécutait à lui seul une symphonie à grand orchestre, à l'aide d'une grosse caisse, d'une trompette, de cymbales, de grelots, qui faisaient un vacarme à être entendu de Perrache à Saint-Clair et de Fourvière à la Croix-Rousse. Lorsque cette musique infernale eut attiré un grand nombre de curieux, Almanzor, dont le costume moitié turc, moitié espagnol, n'excitait pas moins la curiosité des passants, prononça d'une voix criarde le discours suivant :

« Messieurs et mesdames !... le spectacle que nous allons avoir l'honneur d'offrir à votre curiosité, n'est point une de ces duperies que vous avez pu voir sur différentes places publiques et autres lieux ; non, c'est un spectacle qui a fait l'admiration des diverses cours de l'Europe. Avant d'entrer, veuillez, messieurs et mesdames, jeter

un coup d'œil sur les tableaux que voici, ils vous donneront une idée de nos admirables exercices. Voici d'abord le célèbre Almanzor, qu'il ne m'appartient pas de vanter, exécutant ses tours d'adresse avec cette habileté qui lui a valu l'estime et la considération des escamoteurs de tous les pays. Ici, vous voyez la femme colosse, la célèbre Arthémise, qui porte sur son sein une enclume pesant deux mille, avec autant d'aisance que si c'était un enfant à la mamelle. Cette femme prodigieuse joue aux osselets avec des poids de cinquante, et aux petits palets avec des poids de cinq cents. Enfin, messieurs et mesdames, le spectacle sera terminé par la jeune Zéphirine, dite l'orpheline lyonnaise, enfant escamotée à ses boureaux en 93, et qui exécute sur la corde roide, avec ou sans balancier, les pas les plus gracieux. Cette enfant, messieurs et mesdames, par sa grâce, son aplomb et sa souplesse, peut rivaliser avec les plus grands talents dont s'honore la France, l'Europe, le monde, et même la banlieue. Et combien vous demanderons-nous pour tout cela ? rien, messieurs ; la modique somme de trois sous !... Entrez, messieurs, entrez, mesdames : ce n'est pas avec trois sous que vous achèterez une maison de campagne ; dépêchez-vous, il n'y aura pas de place pour tout le monde ; entrez, on ne paye qu'en sortant, et si l'on est satisfait. »

Et là-dessus, grand renfort de grosse caisse, de trompettes et de cymbales. En peu d'instants les banquettes furent garnies, la recette s'annonçait admirablement, aussi Almanzor se surpassa, Arthémise souleva avec une légèreté et une facilité admirables son enclume et ses poids. Le tour de Zéphirine était arrivé, et le public impatient d'admirer cette merveille, regardait d'un œil curieux la corde tendue sur laquelle devaient s'exécuter ces danses aériennes, qui étaient la partie la plus intéressante du spectacle. Un frémissement de plaisir et d'attente régnait dans l'assemblée, et déjà on trouvait bien long le temps qui s'écoulait.

C'est que pendant ce temps, le malheureux Almanzor cherchait vainement Zéphirine... Zéphirine avait disparu !... Une petite portière en toile qui donnait issue derrière la salle sur une rue peu fréquentée était ouverte et ne pouvait laisser aucun doute : c'était par là que s'était envolé le plus bel oiseau de la cage. Le public criait, sifflait, demandait Zéphirine avec instance ; Almanzor, au désespoir, vint annoncer qu'une indisposition subite empêchait la danseuse de paraître ; il fut reçu par des huées, des injures, on lui jeta à la tête des pommes fort peu cuites, et tout le monde s'en fut, sans payer bien entendu.

Nous laissons à penser quelle fut la douleur d'Almanzor, frappé dans son intérêt, et surtout

dans son amour-propre. Mais, ce qu'il nous serait encore plus impossible de dépeindre, c'est l'inquiétude qui s'empara d'Arthémise ; que pouvait-il être arrivé à cette enfant qu'elle aimait comme sa fille, et qu'elle entourait de soins si doux et si caressants ?

Or, voici ce qui s'était passé : pendant qu'Almanzor et Arthémise émerveillaient les spectateurs par leurs divers talents, Zéphirine, revêtue de son brillant costume, attendait le moment de son entrée, lorsque, malgré le bruit des applaudissements et les éclats de rire que provoquaient les lazzi d'Almanzor, elle entendit dans la rue à laquelle était adossée la salle de spectacle, des cris de détresse ; elle ouvrit la portière et aperçut une voiture qu'entraînait un cheval au galop, et qui allait écraser un enfant placé sur la voie. Cédant à un mouvement généreux, elle s'élance pour le sauver, mais ne pouvant l'atteindre assez tôt, elle est renversée elle-même par l'animal fougueux, et conserve cependant la force de relever l'enfant blessé et de le prendre dans ses bras. Non loin de là se trouvait la maison des sœurs de charité : sans songer au singulier accoutrement dans lequel elle était, Zéphirine y alla frapper. Les pieuses sœurs elles-mêmes ne s'aperçurent pas d'abord de ce qu'il y avait d'étrange dans la mise de celle qui leur apportait un être souffrant ; elles s'empresèrent de lui prodiguer les soins nécessaires. Mais lorsque, grâce à ces soins, l'enfant eut repris ses sens, elles questionnèrent Zéphirine, qui leur raconta naïvement ce qu'elle avait fait. Alors, seulement, la pauvre fille sentit qu'elle aussi était blessée ; et les bonnes sœurs, sans s'inquiéter de la singularité de sa position, la gardèrent chez elles pour la soigner.

« Perdre une aussi belle recette !... » s'écriait Almanzor, assis, disait-il, au milieu de sa salle vide, comme Marius sur les ruines de Carthage. Viois'en aller sans payer, et peu satisfaite, une aussi belle assemblée !... tout cela à cause de mademoiselle Zéphirine !... Oh ! elle me le paiera, elle me le paiera ! »

Arthémise n'avait pas fait de menaces ; mais, après avoir revêtu promptement son costume de ville, elle était partie pour aller à la recherche de son enfant chéri. La pauvre femme revenait bien triste et bien fatiguée, sans avoir pu rien découvrir ; lorsque Zéphirine, qui se doutait bien de l'inquiétude que sa disparition devait causer à ses amis, fit prévenir Arthémise, qui accourut auprès d'elle.

Il serait trop long de raconter ici tout ce qui se passa dans les entretiens intimes d'Arthémise et de Zéphirine, il suffira de répéter ce que la bonne femme dit à sa fille adoptive en la quittant :

« Mon enfant, lorsque je te reçois des bras de

ta mère qui allait à la mort, je lui promis de te rendre heureuse; je voyais avec plaisir que tu obtenais du succès dans notre profession; elle ne te plaît plus; touchée du saint exemple que tu as ici sous les yeux, tu veux prendre ta part des rudes et généreux travaux auxquels se consacrent ces pieuses filles, je ne t'en empêcherai pas; suis cette sainte vocation, mais promets-moi de ne pas m'oublier...

— La reconnaissance, bonne mère, est une vertu qu'on m'enseignerait ici, si elle n'était dans mon cœur; l'ingratitude est un crime dont Dieu me punirait. Soyez sûre que votre nom sera dans toutes mes prières. Promettez-moi de m'écrire, de venir me voir souvent.

— Je te le promets. »

Ce fut ainsi que se séparèrent la femme colosse et la danseuse de corde, dans le sanctuaire paisible où cette dernière venait chercher un asile. Toutes deux tinrent parole, car, une fois au moins chaque année, Arthémise obligeait Almanzor à venir donner quelques représentations à Lyon, ce qui lui procurait la facilité d'aller voir celle qu'elle appelait toujours sa fille, et qui devenait une femme accomplie.

A l'époque où nous sommes arrivés, une maladie épidémique se déclara dans la ville de Lyon; les bonnes sœurs dont le zèle était bien connu, se voyaient réclamées de toutes parts; elles ne pouvaient suffire à leurs travaux; aussi les plus jeunes, même celles qui n'étaient pas encore admises au noviciat, furent-elles obligées d'aller soigner les malades. C'est ainsi que Zéphirine, qu'on appelait alors sœur Claire, fut envoyée près d'une grande dame que la maladie régnante venait d'atteindre. Mais le courage a ses bornes; la force a ses limites... Une nuit, la jeune sœur s'était assoupie auprès de sa malade, celle-ci ne dormait pas, et à la faible clarté de la lampe qui brûlait, elle regardait attentivement les traits de la jeune fille.

« Est-ce un effet de mon imagination, de ma tête affaiblie ? se disait-elle; il me semble que ces traits si purs, si candides, je les ai vus ou je les ai rêvés! et ce sentiment si vif qui m'entraîne vers cette jeune fille, d'où vient-il? qui peut le faire naître ? O mon Dieu! s'écria-t-elle, auriez-vous donc pitié de moi!... » A cette exclamation, la jeune fille se réveilla en sursaut.

« Vous désirez quelque chose, madame ? demandait-elle en s'approchant.

— Dites-moi, mon enfant, quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans, madame.

— Dix-sept ans ! ce serait bien cela ! De quel pays êtes-vous ?

— Je l'ignore, madame, tout ce que je sais, c'est que bien jeune encore, dans les moments de trouble où l'on se trouvait alors, j'ai été recueillie par une bonne et excellente femme qui m'a servi

de mère, jusqu'au moment de mon entrée dans le doux asile où j'ai trouvé une famille.

— Et cette femme qui vous a élevée, qu'est-elle devenue ?

— Oh ! madame, j'ai toujours conservé pour elle une vive reconnaissance que rien ne pourra altérer; chaque fois qu'elle passe par cette ville elle vient me voir, et je l'aime comme j'aurais aimé ma mère si je l'avais connue.

— Et pourriez-vous la retrouver ?

— Elle est à Lyon dans ce moment, elle n'aura pas osé venir me voir ici; car, je dois vous le dire, madame, c'est une saltimbanque... Mais elle a été pour moi comme une bonne mère; et je vous le répète, je l'aime et la respecte.

— Vous avez raison, mon enfant, n'écoutez que votre bon cœur. Quel est le nom de cette brave femme ?

— Je ne la connais que sous le nom d'Arthémise. »

Le lendemain matin, la malade chargea un de ses gens de découvrir Arthémise parmi les bateleurs des théâtres forains; rien ne fut plus facile, grâce à la musique discordante d'Almanzor et à ses annonces, qui attiraient toujours la foule. Le domestique annonça à la femme colosse que madame la comtesse de B*** la priait de passer immédiatement à son hôtel. A cet avertissement Almanzor triompha.

« Tu le vois, Arthémise ! s'écria-t-il, le vrai talent finit toujours par être apprécié. Cette comtesse aura remarqué avec quelle grâce tu exécutes tes tours de force; elle aura été émerveillée de ma légèreté, de mon adresse, et elle veut que nous donnions, dans son hôtel, une brillante représentation. Il faut nous y rendre à l'instant. Je crois qu'il convient de mettre nos costumes les plus brillants !

— Nigaud ! sais-tu seulement ce qu'elle nous veut, cette dame ?

— Que peut-elle nous vouloir, si ce n'est que nous fassions les délices de sa société ?

— Eh bien, il sera temps de s'habiller quand nous saurons ce qu'elle veut. »

Quelques instants après, Arthémise et Almanzor se virent introduits auprès de la comtesse qui était seule. Almanzor fit en entrant une douzaine de saluts plus grotesques les uns que les autres. « Madame la comtesse ! s'écria-t-il en prenant la voix de fausset avec laquelle il annonçait son spectacle, nous nous rendons à vos ordres, parlez ! S'agit-il de transporter dans vos salons les poids, l'enclume, le tonneau avec lesquels mon épouse badine, comme si c'étaient des plumes légères ? faut-il, en présence de votre société, escamoter vingt, trente muscades, faire des tours d'adresse, prédire l'avenir et...

— Madame, dit la comtesse à Arthémise en interrompant la tirade d'Almanzor, vous avez, m'a-

t-on dit, pris soin de l'enfance d'une jeune hospitalière qui est dans cette ville ?

— Oui, madame, je la regarde comme ma fille.

— Ah ! la petite Zéphirine, reprit l'escamoteur, elle nous a donné bien du tourment. Figurez-vous, madame, que grâce à mes conseils, elle était d'une force remarquable sur la corde avec et sans balancier ; mais cette enfant n'avait pas le feu sacré ; l'art n'était pas de son goût, et mademoiselle a renoncé à la gloire du saut périlleux, pour se faire sœur de charité, c'est bien petit...

— Et où l'avez-vous recueillie ?

— Ici, à Lyon, madame, répondit Arthémise ; un soir qu'on menait à la mort une bande d'infortunés, j'aperçus une pauvre mère qui pressait son enfant sur son cœur ; je tendis les bras...

— Oui... et cette femme vous remit son enfant ?...

— Que j'emportai, lorsqu'on obligea sa mère à suivre le triste cortège. »

La comtesse, retrouvant un moment toute la force de la santé, se précipita dans une pièce voisine, d'où, ramenant la jeune sœur, elle s'écria :

« C'est bien elle, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, mais...

— Mais... vous ne comprenez donc pas ?... Cette mère infortunée qui marchait à la mort, c'est moi ! Cette mère qui, voyant vos larmes, vous confia son enfant, c'est moi ! Cette mère qui, en vous la donnant, imprima sur son front un baiser qu'elle croyait être le dernier, c'est moi ! Et voilà ma fille, Marie que j'ai tant pleurée, Marie que Dieu me rend ! Oh ! madame, vous qui avez eu pour elle un cœur de mère, vous devez comprendre tout ce que j'ai souffert et tout le bonheur que vous me rendez ; aussi nous ne nous quitterons plus, et ma reconnaissance pour vous égalera la sienne.

— Allons, bon ! voilà que je pleure aussi, moi, dit Almanzor ; mais, c'est qu'il faudrait avoir le cœur dur comme l'enclume de mon épouse, pour n'être pas attendri. »

La comtesse reprit :

« Sauvée miraculeusement par quelques amis,

au moment où j'allais mourir, on m'emporta sans connaissance, et on m'entraîna loin de cette ville fatale ; j'avais vu la mort de si près, que ma raison s'était égarée ; mais, ma fille, lorsque je pus rassembler quelques idées, je te demandai à grands cris, et depuis je t'ai cherchée partout. Je sais maintenant pourquoi, dès que je t'ai vue, un penchant secret m'entraînait vers toi ; je sais pourquoi, dans mes insomnies, j'éprouvais tant de plaisir à examiner tes traits : Dieu m'avertissait que mon malheur allait finir ! »

Et la mère et la fille, mêlant leurs larmes et se tenant embrassées, tombèrent à genoux, pour rendre grâce à Dieu dans une fervente prière.

« Comment ! se disait Almanzor, la petite Zéphirine était une comtesse ! Et moi qui lis si bien dans l'avenir, je n'ai pas deviné cela... c'est surprenant ! » Puis s'adressant à sa femme : « Voici l'heure qui s'avance, Arthémise, le public nous réclame ; fais tes adieux, et allons nous livrer à nos exercices.

— Non, mes bons amis, dit Marie en les retenant, ma mère vous l'a dit, nous ne nous quitterons plus ; renoncez à votre fatigante profession, vivez tranquilles avec nous ; laissez-moi rendre à vos vieux jours les soins que vous avez donnés à mon enfance.

— Zéphirine... ou plutôt mademoiselle Marie... dit Almanzor.

— Non, toujours comme autrefois.

— Eh bien, Zéphirine, vous ne vous doutez pas, mon enfant, du tort que vous allez faire à l'art, en exigeant notre retraite ; cependant, je ne veux pas vous faire de peine, ni à madame la comtesse, je n'exercerai plus, mais j'aiderai toujours de mes conseils la classe intéressante dont nous avons fait partie... Je serai professeur ! »

Devenu rentier, Almanzor ne pouvait s'empêcher d'aller voir ses anciens camarades exécuter leurs tours ; mais il gémissait souvent sur la décadence de son art ; et quand on voulait le rendre heureux, on le priait de tirer les cartes, ce qu'il faisait, mais en cachette, car Arthémise se moquait de lui.

A. JADIN.

JOHN SMITH.

Au mois de mai 1607, une colonie de cent cinq personnes arrivait sur les côtes de la Virginie du Sud.

Embarqués pour la rivière de Roanoke, mais chassés au nord par un violent orage, ces émigrants avaient découvert la baie de Chesapeake, s'y étaient réfugiés, et, séduits par l'aspect de ses côtes verdoyantes, ils y avaient effectué leur débarquement.

Cette colonie avait été formée au hasard, sans raison, sans projets arrêtés. Dans ce nombre de cent cinq personnes, où l'on aurait dû trouver, surtout, des gens robustes, entreprenants, consommés dans l'agriculture, ou dans quelque métier d'utilité première ; on ne comptait que douze laboureurs et quatre artisans. Le reste se composait de femmes et de gentilshommes, aventureux par misère, mais peu aptes à de rudes tra-

vaux ; plaie véritable pour une société naissante, où l'édifice ne s'élève que par le concours assidu, incessant de chacun de ses membres.

A peine avait-on touché le sol, qu'on s'était empressé d'offrir aux Indiens le calumet de paix.

Les Indiens, rois jadis sur les fleuves et dans les forêts, ne pouvaient voir de bon œil des gens qui leur venaient demander place dans les forêts et sur les fleuves. L'Évangile ne leur avait point encore appris les saintes lois du partage ; et, de plus, ils savaient par expérience, que là où s'élèvent les cités, tombent les vieux arbres. Cependant, ils ne repoussèrent point les avances des Anglais.

A cinquante milles environ de l'embouchure du James, les colons s'arrêtèrent, et James-Town fut fondée.

En même temps que s'élevaient les palissades de terre, on discutait déjà les bases d'une constitution projetée dès avant le départ ; et l'heure était venue de briser le sceau, dont on avait juré de respecter le secret, jusqu'à ce que le but du voyage fût atteint. Dans un parchemin scellé, se trouvaient les noms de sept personnes, devant former le gouvernement de la cité naissante, et parmi lesquelles la nation devait élire son premier magistrat.

Combien de regards envieux et avides s'étaient plus d'une fois arrêtés sur le cachet royal ; de combien d'élans ambitieux, de rêves et de projets, ce parchemin avait-il été le pivot, pendant les longs jours de la traversée ; et de quelles déceptions fut-il cause ! Chacun se croyait des droits au pouvoir, et n'admettait que difficilement ceux du voisin. On n'avait l'existence garantie, ni contre les bêtes fauves, ni contre le froid, ni contre la faim ; des travaux incessants étaient de première urgence ; cependant, on trouvait moyen de pérorer longuement, et sur un mérite inconnu, et sur l'injustice aveugle de la métropole.

Au nombre des sept élus, était un militaire du nom de John Smith : nature énergique, ainsi qu'il en faut au timon des affaires.

L'énergie de cet homme ne tarda point à être mise à l'épreuve.

Tant que les colons avaient eu sous les yeux le navire qui les avait amenés, c'est-à-dire la possibilité de retourner en Europe, le souvenir de la mère-patrie ne les avait que faiblement préoccupés ; mais, lorsque vint le jour du départ de ce navire, la colonie entière jeta de grands cris de regrets. Tous, réunis sur la plage, suivaient des yeux les hauts mâts et les blanches voiles, qui s'amointraient, s'effaçaient et disparaissaient ; ils tendaient leurs mains vers le navire ; des pleurs coulaient de leurs yeux, plus le point noir se perdait dans les brumes de l'horizon, plus désirable et belle paraissait la patrie absente.

« Pourquoi, disaient-ils, pourquoi cette soif de l'or, qui vous arrache à tout ce qu'on a aimé ? à la mère, au vieux toit, aux voisins avec lesquels on a grandi, aux plaisirs des cités ! Et ces richesses que l'on rêve, n'échapperont-elles point ? Le sol est bien dur à creuser, les murs bien pénibles à élever, les arbres bien dangereux à abattre ! Ah ! qu'il fait meilleur au nid maternel, qu'aux pays lointains !

» Mais, continuaient-ils, qui est venu nous en arracher ? nous leurrer de promesses ? nous éblouir par de brillants mensonges ? qui s'est fait l'âme de cette entreprise maudite ? John Smith ; c'est lui qui a pris chacun de nous en particulier, lui a mis sous les yeux les difficultés de sa position précaire, en regard du bien-être que nous devons rencontrer ici ; c'est lui qui a obtenu les lettres royales ; c'est à cause de lui que nous os reposeront dans la terre étrangère ! Et qui est-il cet homme qui, pour assouvir son ambition ou sa fièvre, va chercher d'autres hommes dans leur tranquille apathie, et ne s'inquiète point s'ils mourront à la peine ? Qui est-il ? Nommé dans les sept, il domine les six autres ; il nous domine tous ; nous ne le connaissons que par sa volonté de fer. Mais d'où vient-il ? d'où sort-il ? que faisait-il autrefois ? Est-ce un honnête homme ou un brigand ? Cet homme peut avoir des antécédents honteux !... Et c'est par lui que nous avons pu nous laisser séduire ! Et c'est lui, devant lequel aucun de nous n'ose élever la voix ! Cela ne saurait durer ainsi.

— Que chacun se remette au travail, fit soudain entendre une voix grave et sonore, » celle de John Smith.

Mais personne ne remua ; seulement les fronts se courbèrent, et les yeux se voilèrent pour cacher de sombres regards. John Smith, qui n'avait rien perdu de ce qui s'était dit, l'instant d'après, fit un léger mouvement d'épaules, s'assit tranquillement sur un tronc d'arbre renversé, et après quelques minutes de silence :

« Enfants, dit-il, j'ai donc su vous inspirer assez d'affection et d'intérêt, pour que vous désiriez connaître ma vie ? Soyez contents.

» Je suis né en Angleterre, dans le comté de Lincoln, en 1579. Privé, par la mort, des bienfaits de l'autorité paternelle, gâté par une mère douce et faible, j'étais fort disposé à ne me ployer sous aucun joug, et m'enfuis de la maison d'un patron, où l'on m'avait mis en apprentissage. Après ce haut fait, je m'embarquai pour la Hollande, et m'y fis soldat ; de là, je passai dans l'armée autrichienne. Je me battis contre les Turcs, je me battis contre mes camarades ; en un mois, j'eus vingt duels ; j'avais la rage de me battre ; cette rage que la vanité engendre et nourrit.

» Fait prisonnier par un Turc, vendu comme esclave, je ramerais encore sur la galère de mon

maître, si l'une de ses femmes n'avait eu pitié de mes misères et ne m'avait aidé à reconquérir ma liberté.

» L'excellente créature m'avait donné un message pour un parent qu'elle avait en Crimée, et auprès duquel elle espérait pour moi une hospitalité généreuse.

» J'y trouvai de nouveaux fers; cet homme était plus impitoyable que mon Turc. Pendant six mois néanmoins je travaillai à sa terre; je cultivai les fruits qu'on servait à sa table; je m'assoupis et me ployai à tous les labeurs. Mais, un jour que le soleil était plus ardent que de coutume, et que j'avais en vain cherché quelque ombre ou quelque cours d'eau, je m'endormis.

» Je rêvais à la verdoyante Angleterre; non pas plus verte et plus fraîche cependant que les contrées qui nous entourent; je rêvais à la Tamise, dont je rasais l'onde; je rêvais à ma mère, lorsqu'une douleur aiguë au visage me réveille. Le maître était debout devant moi, un fouet à la main, un fouet rougi de mon sang!

» Je m'élançai sur ce fouet, je m'élançai sur mon maître; avec le fouet, je lui liai les mains et les bras; puis je le jetai sur le sol, m'emparai de son cheval, un arabe pur sang, et, après deux soleils, nous avions fait cent cinquante milles vers le nord.

» Là, je vendis la noble bête, et revins au pays natal. Au pays natal, on ne parlait que découvertes et colonies. Je me procurai des cartes; j'étudiai la question, je la trouvai bonne; Sa Majesté daigna seconder mes projets; je vous les fis goûter, sans vous promettre rien, que ce sol riche et vierge ne doive tenir au centuple, moyennant un peu de travail et de persévérance. Nous partîmes; la gaieté régnait à bord. Nous arrivâmes; cette côte magnifique, ces forêts séculaires, cette terre qui ne demande qu'un épi pour en rendre trente, tout fut salué par vous avec des acclamations enivrées. C'était encore comme cela hier, qu'y a-t-il de changé aujourd'hui? Ce navire, dont le départ a fait couler vos pleurs, avant un an il reviendra porteur de nouveaux colons; alors pourrions retourner en Angleterre ceux d'entre vous qui dénieront l'honneur de fonder un État. »

A mesure que, d'un ton parfaitement calme, avait parlé John Smith, ses compagnons s'étaient peu à peu laissé intéresser par son récit, puis, selon l'ordinaire, dominer par sa raison. Quand il se tut, il se trouva que tous s'étaient groupés autour de lui, qui à demi couchés sur le sol, qui agenouillés, qui assis; leurs yeux se reposant sur sa belle figure; toute trace de mécontentement ayant fui des fronts et des cœurs.

« Allons, enfants, reprit John Smith en se levant, à la besogne, du cœur, et bon espoir! Pendant que le froment germe et que déjà verdissent nos jardins, élevons les murailles contre les-

quelles puissent se briser les efforts des sauvages; on en a aperçu rôder non loin d'ici; qu'ils s'étonnent et s'effrayent de la solidité de nos ouvrages. Bientôt, lorsque je vous verrai à l'abri de leurs atteintes, je pousserai une reconnaissance dans les terres, afin de leur ôter le goût de nous approcher de trop près. »

Et ces hommes, qui tout à l'heure étaient si fortement disposés à la révolte, reprirent en chantant le travail des palissades inachevées, et, au bout de quinze jours, leurs huttes se trouvèrent à l'abri de ces attaques soudaines qui rendaient si justement effrayant et si terrible le voisinage des Indiens.

Ce fut alors que John Smith songea à son excursion dans les terres.

Ayant choisi dix compagnons déterminés, il prit deux bateaux; l'un ne contenant que trois personnes, l'autre sept; ils se munirent d'armes et de provisions de bouche, et, accompagnés des bénédictions de leurs amis, qui ne les voyaient point partir sans quelque crainte, ils s'embarquèrent sur une rivière coulant de l'ouest, et en remonterent le cours.

Deux journées s'étaient écoulées, à peine, depuis qu'ils avaient perdu de vue les modestes remparts de James-Town, lorsque la rivière qui les portait diminua sensiblement de profondeur, et bientôt devint impossible pour le grand canot.

L'alternative était cruelle, bien que prévue. Retourner tous sur ses pas, l'entreprise était manquée, cela ne pouvait venir à l'esprit de John; se hasarder trois seulement c'était une audace folle. Ce fut pourtant à ce parti qu'il s'arrêta.

Les deux tiers des munitions et des vivres furent transportés dans le petit canot, et après avoir tendrement embrassé ses compagnons, Smith poursuivit sa route pendant que les sept autres retournaient vers leurs frères.

Cependant, alors que la petite barque glissait sans bruit entre les herbes hautes et sous l'épais feuillage des arbres, un coup de feu retentit, dix autres éclatent et troublent la paix solennelle des forêts.

« Nos amis sont aux prises avec les Indiens ! » s'écrie John; et il fait virer bord sur bord, et, bientôt, ils rejoignent la grande embarcation, où leurs yeux sont frappés d'un spectacle déchirant. Sur sept Anglais, deux seulement restaient debout; les cinq autres étaient scalpés et morts, et leurs chevelures, sanglant trophée, ornaient la ceinture des sauvages !

Sauter dans le grand canot malgré les Indiens, unir leurs efforts à ceux de leurs amis, se battre en lions et en désespérés, mettre hors de combat plus de vingt peaux rouges, c'est ce que firent nos courageux aventuriers. Mais les Indiens se multipliaient; dans les eaux, sur le sol, aux branches des arbres, aux flancs de la barque,

partout brillèrent leurs yeux d'un feusombre, partout reluisait l'acier de leur terrible tomahawk !

John Smith éleva son âme à Dieu et donna une pensée à sa mère ; puis, sans nul espoir de sauver sa vie, mais la voulant vendre chèrement, il détourna les yeux de ses quatre autres compagnons qui tombaient autour de lui, et continua d'envoyer aux chasses éternelles tous ceux qui osèrent l'approcher, jusqu'à ce qu'une balle vint lui fracasser la main gauche.

« Qu'on le prenne en vie, » dit Powhatan, le chef des Indiens.

John fut pris, garrotté et conduit au village, où des cris de mort l'accueillirent.

Cependant, dès qu'il avait la vie sauve, pour quelque peu de temps que ce fût, John ne perdait pas tout espoir.

D'abord, sa sérénité vis-à-vis des vociférations et des menaces lui attira l'estime des sauvages ; ensuite, connaissant le caractère naïf et curieux des Indiens, de la main qui lui restait libre, il les amusa par quelques tours de passe-passe ; puis il sut les intéresser par quelques figures d'astronomie et de géographie ; et, au bout de quelques jours qu'il avait gagnés heure par heure, il en vint à leur parler des merveilles de l'art d'écrire.

« Comment ! s'écrièrent les Indiens, de petits signes tracés sur l'ardoise seraient l'expression de ta pensée, ta pensée elle-même ?

— Je puis vous en donner une preuve, reprit Smith ; je vais écrire, ici, qu'on remette en vos mains une magnifique plume de paon cachée dans mon wigam, elle ornara le front de l'illustre Powhatan ; vous porterez cette ardoise à mes frères de James-Town, la plume vous sera remise, et je vous jure, sur mon Dieu, qu'on n'attentera ni à votre liberté ni à votre vie. »

Les sauvages hésitèrent ; cependant, la curiosité de vérifier un fait aussi étrange et le désir de voir la plume brillante se balancer au front de leur chef, l'emportèrent sur la crainte des embûches : ils partirent.

John Smith avait brièvement raconté ses malheurs, tout en ordonnant impérieusement de respecter la vie de ses envoyés, et de leur remettre l'objet de leur naïve convoitise ; de plus, et tel était son but, il les avertissait qu'une attaque était projetée contre la ville, sous prétexte que les Anglais avaient outre-passé les limites convenues avec les Indiens. Quant à lui, il leur défendait de rien faire pour sa délivrance ; se hasarder hors de l'enceinte de la ville naissante, c'était tout perdre sans le sauver.

Qu'elles sont douloureuses les peines auxquelles on ne peut apporter de remède ! Les colons baissèrent en pleurant les caractères tracés sur l'ardoise, mais ils durent se résigner à obéir ; et bientôt, émerveillés de la science des blancs,

et porteurs de la plume azurée, les Indiens revinrent au village.

Cependant, une fois la première surprise calmée, les sauvages se rappelèrent que cet homme qu'ils regardaient presque comme un Dieu, n'était qu'un ennemi, et un ennemi dangereux. Plus grand il leur paraissait, plus urgent devenait son supplice.

Le jour en fut pris. C'était l'anniversaire d'une victoire.

Devant Powhatan, assis sur un vieux chêne qu'avait abattu la tempête, et entouré de ses deux filles, dont l'aînée, Fleur-de-Mai, n'avait encore que douze ans, on apporta deux larges pierres, entre lesquelles devait être broyée la tête de la victime, après qu'elle aurait été scalpée par le tomahawk du chef.

Déjà Powhatan avait la main levée et faisait tourner la hache autour de sa tête ; déjà les lèvres s'entr'ouvraient pour le chant de sauvages allégresse, lorsque, suivant une coutume des Indiens, une vieille femme proposa de sauver la vie au patient en le prenant pour époux. John Smith hésita ; vivre, c'était peut-être le salut de la colonie ! Qui sait ce qu'il allait résoudre ? Mais Fleur-de-Mai, subjuguée dès les premiers jours par la grandeur, la noblesse, la fierté du visage pâle, se jeta aux pieds de son père, et, s'inspirant de sa vive émotion, demanda la grâce entière de John Smith avec une si chaleureuse éloquence, que, malgré leur impassibilité, les Indiens se laissèrent émouvoir, et commuèrent la peine de mort en une forte rançon, une rançon impossible, la remise des deux seuls canons que possédait la colonie ! Promettre, c'était signer l'arrêt de l'État naissant ; refuser absolument, c'était courir à la mort.

« Mes frères ne pourront se déterminer à un tel sacrifice, dit enfin John Smith, que si moi-même je le leur conseille. Laissez-moi retourner vers eux. Je m'engage ou à me remettre en vos mains, ou à vous livrer les canons ; à moins que vous-mêmes n'y renonciez volontairement. »

Cet homme savait prendre un tel empire sur tout ce qui l'approchait, que les Indiens, peuple défiant s'il en fut, crurent à sa parole et le laissèrent aller sur sa foi.

On n'apercevait plus la fumée des wigams ; le soleil descendait à l'horizon ; l'ombre des forêts s'épaississait, lorsqu'un léger bruit frappa l'oreille de John Smith, et bientôt parut à ses yeux sa libératrice, Fleur-de-Mai, la bien nommée.

« Tiens, dit-elle, en présentant au voyageur une corbeille remplie des fruits du bananier ; la route est longue, prends et mange.

— Chère et douce fille, dit John, en la contemplant avec attendrissement, âme dévouée et tendre, que la vie serait belle auprès de toi, et loin des bruits du monde !

— Les sentiers du retour sont ouverts, fit la jeune Indienne en baissant les yeux, les tons cuivrés de son charmant visage se colorant d'une teinte plus vive.

— Pauvre enfant! il est des missions auxquelles il faut savoir immoler jusqu'à son cœur; la mienne est de celles-là. Va, ma fille, retourne au village, ma pensée ne te quittera plus! »

Et soumise et passive, ainsi que le sont les Indiennes, essuyant quelques larmes furtives avec ses longs cheveux, Fleur-de-Mai reprit son sentier solitaire, et John Smith, celui de James-Town, où il arriva le lendemain.

A l'aspect du chef qu'on pleurait, ce furent dans la petite colonie, des hurrahs à ébranler le ciel, d'énergiques et touchantes actions de grâces; jamais on ne l'avait tant aimé.

C'est que depuis son départ, les petites jalousies, les petites ambitions, les petites querelles intestines avaient redressé la tête, et fait apprécier les bienfaits de l'autorité aux mains d'un chef énergique et juste.

Cependant John Smith songeait à sa promesse.

Il savait que Powhatan était appelé loin des siens, pendant quelques jours, afin de prêter le secours de ses lumières à une tribu alliée. Profitant de cette absence, il fit traîner les canons proche du village des Indiens, les fit tirer, alors que tous étaient encore plongés dans un sommeil profond.

En un instant, le village entier fut sur pied; les femmes tremblaient et n'osaient quitter le wigwam; les hommes allaient et venaient, inquiets et troublés!

« Quel est ce bruit horrible? se demandaient-ils. Est-ce la voix du Grand Chef? L'heure des chasses éternelles serait-elle venue? Faut-il entonner le chant de mort? »

Mais, lorsqu'ils surent que ce bruit épouvantable provenait des canons que leur avait amenés John Smith, ils tournèrent autour des tubes d'airain, les examinèrent avec autant de curiosité que d'effroi; et, après s'être réunis en conseil, décidèrent, malgré l'absence du chef, que pour la rançon du visage pâle, on prendrait, au lieu de ces terribles machines, des verroteries, quelques oripeaux, de petites glaces, dont John Smith avait eu le soin de se pourvoir; et les canons allèrent reprendre leur place sur les remparts de la cité.

De retour au village, Powhatan, plus éclairé que ses frères, comprit le stratagème de l'Anglais, entra dans une violente colère, communiqua son ressentiment et son ardeur à ses guerriers, et marcha incontinent vers James-Town.

Cependant, le cœur de Fleur-de-Mai était déchiré de combats cruels.

Cet homme, ce John Smith, auquel elle s'était attachée, d'autant plus qu'il lui devait davantage; lui qui, sans doute, reposait en paix au milieu

des siens; il allait donc être surpris, et, malgré son courage, écrasé sous le nombre! Elle se représentait les Indiens escaladant les remparts, les Anglais endormis, et passant du sommeil au trépas, sans qu'ils aient même le temps d'entonner leur chant de mort! S'ils étaient seulement avertis de se tenir sur leurs gardes!... Oui; mais ne serait-ce point trahir ses frères?... Trahir! ce mot qui, dans toutes les langues, fait tressaillir d'horreur, il flamboierait donc sur son front!...

La malheureuse fille, éperdue, brûlante de fièvre et de douleur, sans résolution positive, sans projet arrêté, s'élance, plus rapide qu'un jeune faon, plus légère que l'oiseau, atteint les guerriers de sa tribu, les dépasse, sans que son passage ait été soupçonné d'aucun d'entre eux; et, après vingt heures d'une course folle, arrive en vue de James-Town. Là, épuisée, morte de fatigue, elle tombe inanimée sur le sol, et des colons l'emportent dans les murs.

« Toi, ma fille! » s'écria John surpris.

A cette voix, Fleur-de-Mai se ranime; des larmes jaillissent de ses yeux; elle veut et n'ose parler.

« Que les visages pâles ne se livrent plus aux douceurs du repos, murmura-t-elle enfin, si bas que seul John Smith put l'entendre; qu'ils écoutent les bruits du sentier. J'ai dit. »

John Smith ne l'interrogea pas davantage; il comprit, se tint en état de défense, et lorsque le matin suivant, les Indiens, rampant comme des chats-tigres, arrivèrent au bas des palissades, ils y furent reçus par une décharge de mousqueterie qui mit d'autant plus de désordre parmi eux, qu'ils s'y étaient moins attendus.

Si Powhatan, intrépide, inébranlable, ne les avait ralliés, là se bornait l'expédition. Mais il poussa son cri de guerre; ce cri puissant, toujours suivi de la victoire; et mille autres cris lui répondirent; et ce fut alors une épouvantable tuerie; et, bientôt, sur les remparts, dans la ville, car les Indiens avaient fini par y pénétrer, ce furent des gémissements de mourants, des hurrahs de victoire, les chants suprêmes des Indiens, qui voyaient, devant eux, s'ouvrir les portes de leur paradis.

Cependant, l'épée d'un Anglais brille sur la poitrine nue de Powhatan; c'en est fait du vaillant chef; l'heure de paraître devant le Grand Esprit est venue; mais non, l'épée de l'Anglais est détournée de sa voie; une victime se place entre elle et Powhatan, et Fleur-de-Mai tombe ensanglantée dans les bras de son père!

D'un recoin obscur où elle était blottie, la jeune fille avait aperçu le danger du chef, et n'avait écouté que l'élan de son cœur.

A la vue de ce sang qui coule, de cette tête charmante qui se penche, de ces beaux yeux qui

se closent à jamais, de part et d'autre, les armes tombent des mains.

« Fleur-de-Mai ne pouvait vivre, dit la jeune fille à Powhatan penché sur elle et épiant son dernier souffle; son devoir l'appelait au wigham, et son âme était au milieu des blancs! »

Une trêve fut signée. John Smith, qui avait passé son anneau d'or au doigt de la jeune Indienne, accompagna son corps jusqu'au village, et, depuis, il ne pouvait prononcer son nom, sans que sa voix tremblât, et qu'une larme rebelle s'allât cacher dans les rides que les soucis, plus que le temps, creusèrent sur ses joues.

Néanmoins, poursuivant son œuvre, il ne cessa de montrer une bravoure à toute épreuve, une admirable entente des affaires, une persévérance qui ne se rebuta ni des pièges et des guerres des Indiens, ni des difficultés inhérentes à toute création, ni de misérables querelles intestines, ni du peu d'appui qu'il trouva dans la métropole.

Les Virginiens le regardent comme leur père, comme celui qui transplanta la race saxonne dans l'Amérique du Nord.

ADAM BOISGONTIER ET HÉLENE MULLER.

GERONIMO.

Dans notre numéro du 16 janvier 1849, page 16, nous vous racontions, mesdemoiselles, le martyre d'un pauvre enfant, pris en 1538, à la suite d'une razzia de la garnison espagnole d'Oran sur les Arabes insoumis, et acheté par le licencié Juan Caro, vicaire-général, qui l'instruisit dans la religion chrétienne, le baptisa et lui donna le nom de Geronimo. Nous vous racontions alors toutes les souffrances de ce jeune homme, né musulman, mais converti au christianisme, lorsque revenu dans son pays on voulut lui faire abjurer la religion qu'il avait adoptée, et vous disions comment il résista aux offres les plus brillantes, aux menaces les plus terribles du renégat Ali-Pacha, qui se montrait plus cruel que les vrais mahométans eux-mêmes, car il en est toujours ainsi; moins on a de foi, moins on a d'indulgence; et plus on punit avec rigueur celui dont la constance est un reproche pour votre lâcheté.

Après le récit touchant de ce martyr, nous ajoutions que Dieu permettrait peut-être un jour que justice fût rendue à la mémoire de ce chrétien dévoué qui, en présence du supplice le plus terrible, interrogé par un juge implacable, répondit avec fermeté : « Fais ce que tu voudras, je suis préparé à tout, et rien au monde ne me fera abandonner la foi de Jésus-Christ. »

Eh bien, ce que nous espérions s'est réalisé. On vient de retrouver le corps de Geronimo, du martyr du fort de Vingt-quatre heures, et on a pu lui rendre les honneurs dus à son héroïque constance.

Le fort des Vingt-quatre heures (personne ne connaît l'étymologie de ce nom) fut construit en 1569, par le renégat calabrais Ali, alors pacha d'Alger, plus tard capitaine pacha du Grand-Seigneur; destiné à empêcher les débarquements qu'on aurait pu tenter sur la plage de Bab-el-Oued, ce fort devenait inutile depuis que nos troupes occupent l'Algérie. Sa démolition fut

donc ordonnée il y a peu de temps. Mais une inscription arabe portant la date de 1569, indiquait que dans ces murs construits en pisé, devaient se trouver les restes mortels d'un chrétien martyr de la foi. Il fut donc recommandé au capitaine d'artillerie Susini, chargé de la démolition du fort, de faire rechercher les restes du saint martyr. Ses recherches avaient été jusqu'alors infructueuses, lorsque le 27 décembre 1853, les artilleurs qui venaient d'attaquer le rempart au bord de la route, remarquèrent, en déblayant, une excavation dans laquelle on apercevait des ossements.

Aussitôt appelé, M. le capitaine Susini reconnut que, malgré l'indication assez vague de don Diégo de Hades, auteur de la topographie d'Alger, ces ossements devaient être ceux de Geronimo, le seul chrétien qui ait subi un supplice aussi épouvantable; tout d'ailleurs démontrait que ces restes étaient bien ceux du martyr qu'on recherchait. Voici les renseignements recueillis par le journal *l'Akhbar*, qui avait d'abord donné les premiers détails sur le supplice de Geronimo :

« Le martyr est étendu sur la face, les bras croisés derrière le dos, et les jambes rapprochées. La corde, qui lui tenait les mains attachées, se voit encore adhérente au mortier; le vêtement, collé à ce même mortier, est parfaitement reconnaissable aux plis de la trame. Le corps tout entier a laissé son empreinte sur la terre qui l'entourait; et la chair du martyr, avant de se dissoudre, s'est fait un véritable moule dans lequel il suffirait de couler du plâtre pour avoir une statue qui représenterait Geronimo avec la plus rigoureuse exactitude.

» Aussitôt que la découverte a été faite, monseigneur Pavy, évêque d'Alger, est accouru : couché au bord de cette glorieuse fosse, il contemplait avec une émotion bien naturelle, ce tombeau, en même temps instrument du supplice, ce corps si fidèlement moulé dans le mortier

dont on l'avait couvert, et dont les muscles crispés reproduits sur le pisé qui les enveloppe, racontent les dernières souffrances.

» Tous les membres du clergé sont venus en pèlerinage au fort des Vingt-quatre heures; le préfet d'Alger, tous les fonctionnaires civils et militaires, les dames les plus honorables, ont vi-

sité la sépulture du martyr de Bab-el-Oued.»

Ainsi, Dieu n'a pas permis que les restes de ce chrétien courageux fussent plus longtemps ignorés : peut-être a-t-il voulu que les honneurs qu'on va leur rendre servissent à réchauffer notre zèle et à ranimer notre foi atténuée.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le bourgeois, qui, après avoir aidé son souverain à reconquérir une partie de ses États, et agrandi le commerce et les relations diplo-

matiques de son pays, injustement accusé, fut mis en prison, dépouillé de ses biens, et finit par mourir en exil ?

VII^e LETTRE SUR LA MUSIQUE.

Dans l'étude du piano, lorsqu'il s'agit de passer de la théorie à la pratique, l'on est arrêté par deux difficultés fondamentales : l'une, toute matérielle, et dont on triomphe avec un peu de persévérance, l'autre d'une nature bien différente et qui tient à la partie la plus élevée de l'art. La première de ces difficultés est le doigté; on vient à bout de l'acquiescer aisé, gracieux, ne laissant apercevoir ni gêne, ni effort, par la pratique d'Études écrites par de bons maîtres. En tête de ces Études figurent celles de Cramer, qui prennent l'élève à ses premiers pas, et ne le quittent que lorsqu'il est en état de se passer de guide. Doigtées avec un soin admirable, ces Études, renfermées dans quatre volumineux cahiers, contiennent des morceaux d'une beauté et d'une facture remarquables qui, tout en exerçant les doigts, forment le goût de ceux qui les suivent; leur réputation est solidement établie, mais l'on a tenté des innovations si nombreuses, qu'elles paraîtront peut-être plus nouvelles et, à coup sûr, plus utiles que beaucoup d'Études qui datent d'hier : celles de Cramer sont, à la musique classique, une introduction qui ne laisse rien à désirer. Les compositions modernes, surchargées de difficultés, obligent, si l'on veut se pénétrer de l'esprit dans lequel elles ont été conçues, à prendre connaissance des *Études* qui font partie des compositions de presque tous les maîtres contemporains; cette précaution est surtout indispensable lorsqu'il s'agit des talents originaux, tels qu'était celui de Frédéric Chopin. Il faut un doigté particulier, on le comprend, pour rendre les élans immodérés, les silences entrecoupés, les brusques revirements de cette pensée toujours frémissante et tourmentée. Moschèles a écrit quelques chefs-d'œuvre qui portent aussi le nom d'Études; ce patriarche de la musique a publié, il y a quelques années, quatre grandes *Études de concert* (œuvre 114), qui sont fort peu connues en France. L'âge n'a rien ôté à ce talent qui, se composant surtout de sa-

voir et d'expérience, devait grandir avec les années. Méfiez-vous de ceux qui reprochent à Moschèles la majesté un peu froide de ses compositions; il est dans l'art, Dieu merci, des beautés d'ordres divers, et, lorsqu'elle est de bonne foi, la critique les salue partout où elle les rencontre; ceux qui les méconnaissent sont des esprits chagrins, pour lesquels les défauts sont toujours présents, les qualités toujours absentes, et qui croient posséder tout le mérite qu'ils contestent aux autres.

Le style est la compréhension exacte, intelligente de la pensée que l'on s'est chargé d'interpréter. Les femmes, auxquelles la nature a refusé le don de l'invention, ont été douées en revanche de la faculté de l'observation et de la facilité de l'assimilation; elles saisissent la pensée, en pénétrant les replis, et la rendent perceptible pour tous; le style doit donc être le principal attribut d'un talent féminin; en effet, une femme *musicienne*, c'est-à-dire capable d'exécuter quelque belle composition en la comprenant, pourra donner à sa famille des jouissances calmes et pures, tandis qu'une femme *pianiste* infligeant à son entourage, en vue de quelque éphémère succès de salon, les traits mille fois répétés, les cadences prolongées, les gammes quotidiennes, sera l'effroi et le fléau de tous ceux qui l'entourent.

Certains dons naturels sont indispensables pour posséder un bon style; une direction éclairée, la pratique des belles compositions pourront sans doute préserver de grossières erreurs de goût, mais l'expression qu'on ira chercher dans sa mémoire, si bien qu'elle y ait été gravée par un maître, ne pourra jamais tenir lieu de celle que la nature indique, mais qu'elle n'indique pas à tous. Les règles de bon goût qui régiraient une déclamation, ou même un discours quelconque, doivent présider à ce discours de l'âme auquel on a donné le nom de musique; les éclats inattendus, la monotonie, la confusion doivent être aussi

soigneusement évités au piano, que dans la conversation ; quelquefois sans doute il peut arriver que l'on s'exprime avec véhémence, mais l'on doit y arriver par degrés, et ne pas oublier qu'il ne faut jamais blesser l'ouïe ; un piano, maltraité pour rendre des sons bruyants et inattendus, ne gémît jamais seul : l'auditeur souffre autant que l'instrument. Quant à la science de mettre en relief certains contours, de distribuer convenablement la sonorité, de rendre chaque composition avec la force qui lui est propre, Beethoven avec sa fougue et sa puissance, Mozart avec sa grâce mélancolique, Haydn avec sa sérénité splendide, F. Chopin avec ses agitations fiévreuses et ses dé-

couragements maladifs ; quant à la perfection du style, en un mot, nulle définition n'en apprendra autant que l'audition de quelques talents privilégiés ; il en est qui s'assimilent les genres les plus opposés, qui découvrent et mettent en lumière mille détails qui sans eux auraient passé inaperçus, qui, par la grâce de la forme, sauvent quelquefois la faiblesse du fond : quand l'on a été assez heureux pour les entendre, on en sait plus sur les variétés infinies du style, qu'après les explications les plus prolongées et les plus savantes.

M^{me} ÉMELINE RAYMOND.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Gâteau de Savoie. — Prendre demi-livre de sucre blanc râpé ; un quart de fleur de farine ; prendre 6 œufs, mettre les jaunes d'un côté et 4 blancs seulement de l'autre, on bat ces blancs en neige. On brouille les jaunes en versant alternativement un peu de sucre et de la farine. Quand le tout est bien mêlé, on verse tous les blancs d'œufs battus en neige. Mais pendant qu'on met le sucre et la farine, si la pâte devient trop dure, on peut mettre un peu de neige ; on râpe dedans un zeste de citron. On tourne encore un moment, et dans une forme beurrée, saupoudrée d'un peu de sucre au-dessus, on verse son gâteau. On le met au four lorsque le feu va bien ; quand il monte et roussit légèrement, on le couvre d'une feuille de papier beurré ou

encore mieux d'une assiette. Une heure de cuisson.

Rissoles. — Prendre une couple de ris de veau qu'on fait cuire dans du bouillon ; les couper en morceaux ; prendre pour une pinte de crème une cuillerée à bouche de farine, mettre poivre, sel, muscade et beurre ; en former une sauce blanche, y verser les morceaux de ris et mêler le tout ensemble. Laisser refroidir. Former ensuite des rissoles en morceaux ronds et allongés, qu'on roule dans de la chapelure de pain, puis dans des œufs délayés et de nouveau dans la chapelure. Poser les rissoles ainsi préparées sur le tamis où elles doivent reposer environ 6 heures. Au moment de les servir on les pose dans le saindoux bouillant et on les fait sauter quelques minutes.

CORRESPONDANCE.

Je ne sais si tu seras de leur avis ; mais le mois dernier l'Economie domestique, les Ephémérides et une foule de Mosaïques se sont ameutées contre moi, m'accusant d'avoir usurpé leurs droits, en laissant courir ma plume sur des colonnes qui leur appartenaient ; ne voulant point aujourd'hui mériter le même reproche, je vais essayer de me renfermer dans le cadre qui m'est tracé ; je dis essayer, car justement je me sens une envie démesurée de causer avec toi, et si je ne l'écris pas une épître des plus complètes, ce sera par pure discrétion. Cependant, je voudrais bien te dire un tout petit mot sur le bal qui a eu lieu aux Tuileries ; bah ! personne n'est à mes côtés pour m'en empêcher, et au risque d'être le mois prochain mise à la portion congrue, je me risque...

Les préparatifs de ce bal costumé avaient depuis longtemps occupé, absorbé toutes les sommités de la mode. Bien des imaginations s'étaient mises à la torture pour créer des costumes plus ou moins riches, plus ou moins originaux. Tous les âges et tous les siècles étaient représentés : on ne voyait que pierreries, diamants, flots de dentelle et de velours parsemé de riches broderies ; l'or et l'argent ruisselaient partout.

Parmi les plus riches déguisements, après celui de l'Impératrice, qui était un costume grec d'une

resplendissante beauté, on cite celui d'une reine polonaise ; tous les détails de ce costume étaient de la plus grande exactitude, puisqu'il a appartenu, m'a-t-on dit, à une aïeule de la reine d'un jour qui le portait au bal. Sur l'étoffe de la robe se trouvait un semé d'améthystes d'une grosseur prodigieuse. Les améthystes n'ayant point de montures apparentes, faisaient l'effet d'une incrustation des plus belles et des plus singulières en même temps.

Les costumes Louis XV et les costumes de juives, dont la beauté et la richesse n'ont pas de limites, étaient en grand nombre. Plusieurs quardrilles organisés d'avance ont fait successivement leur entrée ; les Hongrois avec leurs pas nationaux, et les Mousquetaires leur tambour en tête ; puis venaient... Mais voici que je sens le remords me poindre au cœur, je n'ose aller plus loin, et pour me faire absoudre, je prends bien vite notre planche ; suis-moi donc avec attention.

N° 1, Coin de mouchoir guipure, feston et plumetis ; le dessin qui forme la grecque peut être fait avec du tulle à jours, du galon, ou avec un entre-deux de valencienne ; tu peux encore indiquer cette grecque par le feston qui est placé de chaque côté et dans le milieu, aux endroits où se trouvent les croix, faire des pois.

2, Passe d'un bonnet d'enfant, plumetis léger

et facile; les deux guirlandes sont séparées par une coulisse.

3, Porte de ce bonnet.

4, Carré pour couvre-pieds *venitien*, composé de carrés en broderie anglaise comme celui-ci, et de carrés (de même grandeur) au crochet, dont tu trouveras deux dessins sur la planche bleue; les dessins peuvent être très-variés, et même tout à fait différents les uns des autres. Le nombre des carrés varie selon la grandeur dont tu veux faire ton couvre-pieds; chaque carré se fait séparément, et on les joint tous ensuite en les alternant; puis, on fait tout autour du couvre-pieds une bordure en harmonie avec le dessin; elle pourrait être faite tout entière au crochet, mais il est infiniment plus joli de faire cette garniture (qui est toujours à dents très-prononcées), de telle façon qu'une dent soit au crochet et l'autre en broderie anglaise, avec feston au bord; la chose te sera très-facile en faisant tous tes carrés à moitié seulement, comme si tu faisais la pointe d'un châle; tu les placeras ensuite autour du couvre-pieds; cela te demandera plus de temps, mais complètera ton ouvrage, une dentelle guipure serait aussi d'un charmant effet. Lorsque tu auras doublé ce couvre-pieds avec de la soie ou de la lustrine de couleur claire, tu seras enchantée du gracieux effet qu'il produira; les carrés au crochet sont parfois remplacés par des carrés au filet brodés en reprise: c'est également fort joli; du reste, tu dois comprendre que ce qui ajoute surtout au mérite de ce petit ouvrage, c'est la variété des dessins des deux genres de carrés.

5, Col mousquetaire, grandeur moyenne; ce dessin, qui doit être reproduit sur crêpe blanc ou noir, s'exécute au point de chaînette ou avec de la soutache très-fine; tu peux encore utiliser ce dessin en le brodant sur jaconas double, en faisant un double rang de chaînette ou un cordonnet légèrement bourré, ou bien encore en soutache de coton très-fin; si tu ne veux pas conserver le feston du bord, remplace-le par un ou deux rangs de points de piqure.

6, Garniture de manches assorties pour manches pagodes, duchesses, bretonnes, etc.; le dessin de cette guirlande pourrait aussi servir pour orner des costumes d'enfants, de ton petit frère ou de ton filleul.

7, Entre-deux pour bouillons, dont nous trouverons le dessin un peu plus loin; guipure et feston.

8, V. B. P., plumetis.

9, *Ida*, plumetis simple.

10, A. R., pois ou broderie anglaise.

11, L. M., feston feuilles de roses ou plumetis.

12, *Hortense*, plumetis ou broderie anglaise.

13, *Hyacinthe*, plumetis fendu ou plumetis ordinaire.

14, G. H., avec couronne; le tout au plumetis.

15, *Delphine*, plumetis simple ou feston.

16, *Irma*, feston, plumetis fendu et œillets ou pois.

17, *Félicie*, broderie anglaise ou pois; tu pourrais mélanger les deux broderies.

Ici finit la petite édition.

18, *Berthe*, plumetis ou feston.

19, Garniture pouvant servir pour camisole, robe et pantalons d'enfants, taies d'oreiller, canezou, etc., etc. Cette garniture doit être faite

tout au plumetis; mais pour diminuer l'ouvrage tu peux, suivant sa destination, la mélanger de broderie anglaise; tu ferais ainsi les feuilles et les œillets; au bord du feston se trouve un petit cordonnet, que tu pourrais aussi supprimer.

20, V. A., feston, feuilles de rose ou plumetis.

21, Dessin de voile pour broder en application, sur tulle blanc ou noir; les jours se trouvent indiqués par des points ou par des croix; ai-je compris ta pensée, ce dessin répond-il à ta demande? En enlevant le coin, tu pourrais encore t'en servir pour faire des garnitures de manches, en y ajoutant un revers duchesse assorti.

22, Couronne de fantaisie; les myosotis au plumetis, et le bas de la couronne en cordonnet.

23, Dessin pour scapulaire avec couronne, et chiffre de la Vierge; ce dessin se fait sur drap et au passé, avec de la soie torse; il peut servir encore à orner un dessus de livre, une couverture de calepin, d'agenda, etc., etc. L'ornement du milieu serait supprimé, et remplacé par les chiffres de la personne à laquelle tu destinerais cet ouvrage; tu choisiras l'étoffe selon ta fantaisie.

24, Col mousquetaire, plumetis, guipure, broderie anglaise, roues, feston feuille de rose; libre à toi de remplacer le ruban sur lequel se trouvent les pois, par un galon, du tulle à jours, ou par un entre-deux de valencienne.

25, *Lydia*, plumetis, et œillets ou pois.

26, Feston feuilles de persil, pouvant servir pour garnitures de bonnets de nuit, pour objets de layette, chemises de femme, camisole, etc.

27, Devant de peignoir; ce dessin peut être fait à l'anglaise, au plumetis, ou en mélangeant les deux broderies; cette disposition servira pour le bas des manches et la garniture du col; dans ce dernier cas, il ne faudra prendre du dessin que la partie qui se trouve près du feston feuille de rose.

28, Bouillon guipure; ce dessin, dont je ne te donne que la moitié, se fait au plumetis et feston; il serait également joli tout au feston; si tu voulais surtout te servir du tulle guipure, dont M. Gillet a le dépôt, l'ouvrage qui te resterait à faire (même le plumetis compris), serait bien peu de chose. — Est-ce bien cela que tu m'avais demandé, et ai-je bien saisi ton goût? L'entre-deux de ce bouillon se trouve au n° 7.

2^e CÔTÉ DE LA PLANCHE.

29, Devant de camisole; ce modèle forme une pièce venant se perdre dans les plis de devant; l'entaille indique l'endroit où les fronces doivent commencer; les lettres D une fois rapprochées, il te reste un morceau d'étoffe que tu plisses et réunis à la pièce par un petit cordonnet; quelquefois cette jonction est dissimulée par une petite patte ou bracelet piqué; ou encore, ce qui est plus élégant, par un entre-deux brodé.

30, Dos de la camisole; la position de la coulisse est indiquée par une entaille; cette coulisse se fait sur trois rangs; chaque cordon se tire en dessous; au-dessus, on place dans le milieu une bande large de 6 à 7 centimètres, faite avec l'étoffe de la camisole et qui sert à la fixer, en l'attachant sur le devant.

31, Petit col brisé de la camisole; il se coupe en biais; à ce col on adapte un entre-deux, qui reçoit ensuite une petite garniture légèrement

froncée; si l'on veut rendre cette camisole tout à fait élégante, l'entre-deux doit continuer sur le devant, ainsi que la garniture, que l'on place sur un côté seulement.

32, Moitié de la manche de la camisole; elle doit être bordée par une garniture et un entre-deux assortis à la garniture et à l'entre-deux du col et du devant; si l'on veut éviter l'entre-deux du bas des manches, on peut le remplacer par quatre ou cinq plis extrêmement petits; il est bien entendu qu'alors il faudrait couper la manche un peu plus longue, de façon à ce que les plis une fois faits, la manche ne fût pas ridiculement courte; il faut pour faire cette forme, à peu près 3 mètres de jaconas ou de brillanté; je te garantis ce modèle comme fort gracieux, et pouvant devenir très-élégant, suivant le plus ou moins de luxe des ornements.

33, Dessin grec pour un devant de veste de petit garçon de sept à huit ans; ce dessin se fait en soutache sur velours, drap, cachemire; si c'est un vêtement d'été, tu peux te servir de piqué blanc ou de couleur. Cette soutache peut être assortie à la couleur de l'étoffe de la veste, elle peut être d'une couleur différente; ainsi, sur du velours noir, tu peux mettre une soutache nacarat, sur du nankin une soutache blanche ou verte.

34, Ombrelle *duchesse*. La broderie doit être faite au passé avec de la soie cordonnet; quant aux couleurs, cela dépend tout à fait de ton goût et du plus ou moins d'élégance que tu voudras donner à ton ombrelle; je te conseille, toutefois, de faire cette broderie couleur sur couleur; si tu préfères deux couleurs opposées, adopte de la moire gris-poussière avec broderie d'un bleu très-pâle; la doublure de l'ombrelle serait bleu de ciel, et tout autour, tu poserais un grand effilé bleu et gris. Pour faire une ombrelle *duchesse*, il te faut huit morceaux pareils à celui-ci; tu sais que l'ombrelle *duchesse* n'est point aussi grande que les ombrelles ordinaires, et plus grande pourtant que l'ombrelle *marquise*; elle doit être montée sur un manche dans le style des marquises. Que tu choisisses de la moire ou du taffetas, prends-en toujours 1 mètre 1/2; tu placeras ton dessin sur le taffetas, contrariant les pointes, ainsi qu'on le faisait *jadis* pour les bonnets grecs, et que nous faisons encore pour les pantoufles et autres ouvrages de ce genre; ensuite tu monteras ton morceau de taffetas ou de moire sur ton métier, et, l'ouvrage terminé, tu tailleras les huit morceaux séparément. Quelques ombrelles que j'ai déjà vues avaient des broderies d'or; ceci n'est point un conseil que je te donne, mais seulement une remarque dont tu feras ce que tu voudras.

35, Mouchoir avec écusson formant les lettres M. A., plumetis, point de plumes et point sablé; au bord, ainsi qu'entre les deux rangs de point ture, il faut mettre une dentelle légèrement onnée; pour rendre ce mouchoir plus simple encore, ce qui ne l'empêcherait pas d'être toujours très-joli, tu pourrais ne mettre qu'un seul rang de dentelle, en le plaçant après la broderie.

36, Ecusson, « plumetis facile avec les lettres F. B. Si tu trouves qu'il y a trop de plumetis, tu peux mélanger ce dessin de broderie anglaise et de feston.

37, Cette coiffure, *très-jeune*, comme tu peux en juger, s'exécute bien aisément: il faut d'abord séparer les cheveux sur le milieu de la tête; avec les cheveux de derrière, on fait un nœud ayant l'aspect d'un large S; puis avec ceux du devant, on fait des bandeaux coquillés, roulés; ces bandeaux, plats sur le front, sont soufflés autour des oreilles par des *bouffantes* placées en dessous; un camélia, ou toute autre fleur, qui se place très-bas sur le cou, constitue le seul ornement de cette coiffure. Je ne sais si tu connais ce genre de *bouffantes* dont je viens de te parler; ce sont de petits peignes ordinaires, recouverts de faux cheveux que l'on place en dessous de toutes les coiffures que l'on veut faire avec des bandeaux très-gonflés; c'est fort commode, cela dispense de crêper nos cheveux.

38, Cette autre figurine va te donner encore une idée de coiffure pour les petites soirées de printemps; lorsque toutes les raies sont régulièrement faites, il faut former par derrière un chou de cheveux assez plat; par devant, au contraire, il faut faire des bandeaux très-bouffants et fuyant en arrière; pour la pose des fleurs, on fixe un bout de la guirlande en avant du côté du bandeau droit; on couvre en suivant par derrière le chou de cheveux, et l'on fixe l'autre bout de la guirlande derrière le bandeau gauche, en ayant soin de laisser flotter la branche d'accompagnement. Si tu n'as pas de guirlande montée dans le genre de celle de notre croquis, avec cette explication il te sera facile de la disposer toi-même; tu peux encore te servir de fleurs naturelles. Tu sais que lorsqu'on emploie les fleurs naturelles, on doit enlever les tiges et les remplacer par des fils de *laiton cuit* vert. Ces fils se placent dans le cœur de la fleur; quand le fil te paraîtra assez long pour la tige, tu l'arrêteras et le fixeras dans le cœur de la fleur, en faisant un petit crochet.

39, Entre-deux tout plumetis, ou bien plumetis et broderie anglaise, pouvant servir pour bonnets, avec mélange d'entre-deux de valencienne, pour brandebourgs de robes d'enfants, etc., etc.

40, J. A, plumetis.

41, E. P, avec couronne; les lettres se font au plumetis simple ou au feston, et la couronne au plumetis.

42, Panier algérien, au crochet plein, bourdon et cordonnet; pour faire ce petit panier, qui est plutôt une bourse ou un baguier, il faut sur du bourdon d'or, faire un rond comme pour un dessous de lampe; celui que madame Marie Soudant a bien voulu me prêter pour te transmettre cette explication, était composé de bourdon d'or et de cordonnet bleu, vert et rouge; notre dessin indique des raies en biais, mais tu peux, suivant ton caprice, varier ou inventer d'autres dessins; ce panier a dans le bas 6 centimètres de diamètre, et 4 centimètres de hauteur; les quatre derniers rangs se font toujours en rétrécissant vigoureusement; pour les anses, il faut faire trois rangs de crochet, un rang de chaque couleur de soie; cette anse a 18 centimètres; après l'avoir jointe au panier, tu fais une petite dentelle composée d'un feston à jours réunissant les couleurs des différents cordonnets, le dernier rang doit être en or, puis tu couds cette dentelle après le panier; pour faire le couvercle, tu commences par un petit rond, et tu t'arrangeras de manière à

ce qu'il ne soit pas tout à fait plat, c'est-à-dire que de temps en temps tu devras faire quelques petites diminutions qui feront bomber légèrement ce couvercle; tu termineras quand tu verras qu'il s'adapte à l'ouverture du panier; alors tu l'entoureras d'une dentelle semblable à celle déjà posée; dans le milieu, tu placeras un petit bouton en passementerie, assorti aux couleurs que nous avons déjà désignées; de ce bouton partiront trois petits cordons au bout desquels se trouveront de petites poires en passementerie. Il est inutile de te dire que cette forme de panier peut se faire dans des proportions infiniment plus grandes: il n'en serait pas moins charmant; pour être exécuté dans les dimensions que je viens de te donner, il faut 6 mètres de bourdon, qui, chez madame Marie Soudant, coûte 40 cent. le mètre, et un écheveau-pistil de chaque couleur de cordonnet.

43, H. M. S., plumetis et jours.

44, *Emélie*, plumetis ou broderie anglaise.

45, Ecusson, gerbe de blé, renfermant les lettres E. E. Cette sympathie d'initiales me paraît d'un bon augure; croire et espérer qu'elle ne s'arrêtera pas là est-ce de la fatuité? Ce délicieux dessin, qui me semble copié sur un de ces merveilleux travaux en cheveux si perfectionnés de nos jours, doit être fait au plumetis avec du coton très-fin.

46, Croquis d'une bobèche en chenille; ces bobèches se font sur de petites carcasses qui, au magasin de la *Religieuse*, coûtent 75 cent. la paire. Tu pourrais au besoin la faire toi-même: on emploie pour cela, du fil de laiton un peu fort; on fait un rond de la circonférence d'une bougie et 8 branches dans la forme que tu vois sur le dessin; tu recouvres ensuite chacune de ces branches avec de la chenille; cette chenille sera de deux verts différents: les feuilles devant être alternativement vert clair et vert foncé. Pour ce petit travail, tu te rappelles peut-être ce que je t'ai dit pour notre dessous de lampe que je t'ai envoyé il y a quelque temps; il faut passer la chenille dessus et dessous le laiton, tournant deux fois la chenille à chaque rang; lorsque les feuilles sont formées, tu fais avec de la chenille rose et de la chenille blanche, 4 petites fleurs que tu poses en laissant deux feuilles d'intervalles; cette chenille doit avoir en dedans une petite cannetille. Tu commences par laisser un petit bout, tu tournes ensuite la chenille comme si tu voulais faire un rond, alors tu la retournes à demi, et sur ce rang tu en mets un second; tu fais ainsi trois petits ronds que tu joins ensemble et dans le milieu desquels tu places un pistil jaune; deux de ces fleurs, qui font l'effet de fleurs d'aubépin, seront blanches, deux seront roses, et tu les placeras, ainsi que je viens de te le dire, à deux feuilles d'intervalles; le laiton qui forme le rond, sera ensuite entouré par une chenille verte tournée autour.

47, Nœud Louis XV. Ce genre de nœud, que l'on place sur le milieu des cheveux de dernière en guise de cache-peigne, est, pour jeunes filles et pour jeunes femmes, du plus joli effet; les bouts en sont plus ou moins longs; un petit ruban très-étroit que l'on place entre les deux bandeaux accompagne ce nœud et complète cette fantaisie. Pour faire un nœud pareil à ce-

lui de notre planche, il faut 2 mètres de ruban; sur un morceau de tulle un peu ferme, tu poseras trois coques de chaque côté; une boucle dans le milieu les resserrera, et au-dessous tu laisseras flotter deux longs bouts; plus ils sont longs, plus la coiffure aura l'air jeune. Parfois sur les coques de ruban, on pose des fleurs, mais alors, au lieu de six coques, on n'en met que quatre; d'ailleurs, cette coiffure ne peut plus avoir le même emploi.

Que penses-tu de notre mariée et de sa robe d'organdi sur laquelle se trouvent des galons de moire blanche? Cette garniture serait également jolie sur du taffetas, du crêpe ou du tulle, ce qui, au besoin, pourrait servir pour toilette de bal (toutefois avec un corsage décolleté). Celui-ci est montant, sur le devant; le revers est en moire et va diminuant dans le bas et tournant autour des basques. La coiffure en fleurs d'oranger retient un long voile en tulle illusion. Quelques robes de mariée se font maintenant avec une traîne assez prononcée, comme une espèce de demi-queue; mais je trouve que ce n'est réellement à propos qu'avec une robe d'étoffe à jupe unie, ou bien encore garnie de volants de dentelle.

La jeune sœur de notre mariée porte une robe de taffetas; le mot de taffetas revient souvent sous ma plume, car cette étoffe aujourd'hui est la préférée entre toutes les autres; les jeunes filles surtout, auxquelles il n'est pas permis d'aborder encore ces magnifiques soieries portant les noms de brocat, brocatelle, moire antique, etc., etc, portent toujours du taffetas. Cette robe écossaise est faite avec de grandes basques sur lesquelles se trouvent pour tout ornement trois rangées de boutons en passementerie assortis aux couleurs de la robe et formant glands; le premier rang est posé au bord comme une frange, et les deux autres rangs se contraient; les manches, ornées, de la même manière, sont fendues jusqu'au coude, et les trois rangs de boutons se prolongent non-seulement jusqu'à cette ouverture, mais encore jusqu'à l'entournure de la manche. Le mantelet est garni d'une frange en chenille surmontée d'une ruche de ruban de taffetas, ayant un bord de peluche; un col et des manches en guipure accompagnent cette jolie petite toilette, qui est complétée par un chapeau ayant d'un côté un nœud de ruban, et de l'autre un bouquet de marguerites fait avec de la peluche; cette étoffe donne aux fleurs un velouté d'un effet ravissant; le dessous de ce chapeau, aussi frais que la jeune fille qu'il coiffe, est orné d'une guirlande de roses sans feuilles.

Avant de te quitter il faut que je te parle de notre planche de crochet bleu.

Le n° 1 est un dessin de pantoufles, que tu peux faire soit avec du cordonnet, soit avec de la ficelle; ce crochet se double ensuite avec une soie de couleur faisant transparent.

2, Ce dessin peut servir pour écran, avec doublure de satin ou de moire et frange tout autour, il peut servir encore pour dessus de pelote, dessous de lampes, et puis enfin, tu peux placer ce rond dans une assiette de dessert pour recevoir les fruits confits ou tous autres bonbons. Je voudrais pouvoir t'envoyer aujourd'hui l'explication de ce crochet, mais, indépendamment de la place

qui me manque, je suis sûre que tu es toi-même prête à demander grâce; je renvoie donc cette explication au mois prochain, ainsi que celle du n° 3. Si cependant tu volais de tes propres ailes, et que tu fisses ce dessin avant le mois d'avril, je t'engagerai, pour un écran surtout, à adopter de la soie de plusieurs couleurs; celles des feuilles tranchant avec le reste.

3. Ce dessin peut être employé de la même manière que le précédent.

4. Dessin destiné à un *voile de voltaire*, un coussin, une pale, un dessus de table, un couvre-pieds ou un dessus d'édredon; pour coussin, ce dessin serait charmant fait en cordonnet noir sur doublure cerise.

5. Ce dessin, très-joli pour coussin, peut servir aussi pour un cabas ou petit sac de voyage; j'en ai vu un charmant, fond en laine grise, fleurs rouges nuancées; les tiges étaient vertes, ainsi que la doublure du cabas qui formait transparent.

6. Bordure gothique pour nappe de communion, nappe d'autel.

7 et 8. Ce sont les petits carrés dont je t'ai parlé à propos du *couvre-pieds vénitien*; le dessin du n° 8 est tout à fait en rapport avec celui en broderie anglaise du n° 4.

Je n'ose plus te parler crochet, et cependant je suis persuadée que tu attends impatiemment le reste des explications qui n'ont pu trouver place dans le dernier numéro; mais je ne pourrai encore cette fois te donner que le dessus de TABLE (n° 70), l'explication complète de la JARDINIÈRE (n° 36) étant telle, que je devrais forcément dépasser les limites ordinaires de notre correspondance, et tu sais ce qui m'attendrait.

Ce dessus de table se fait en coton écru et en laine, 4 fils couleur rose; il faut 4 bobines de coton écru, et 11 nuances de laine rose, 5 de la plus foncée, 5 de la plus claire, 4 de la quatrième nuance, à partir du plus foncé, et 2 de toutes les autres nuances.

1^{er} TOUR. — Coton écru, 11 mailles simples; unis les deux bouts, 18 brides sur les 11 mailles simples, faisant entre chaque 3 brides, 7 mailles chaînes; coupe le coton à la première bride, et arrête solidement; ceci se répète à tous les tours; tu dois seulement avoir soin de ne jamais commencer le tour suivant au même endroit que le précédent.

2^e TOUR. — 1 maille simple dans la maille du milieu des 7 chaînes du tour précédent, maille simple, 7 chaînes, maille simple dans la même maille, 7 chaînes, maille simple dans la même maille, 7 chaînes, maille simple dans la même maille, 5 chaînes, continue jusqu'au bout du rang.

3^e TOUR. — Mailles simples dans les points des 7 chaînes du tour précédent, 7 chaînes, répète jusqu'au bout du rang.

4^e TOUR. — Mailles simples dans la maille du milieu de chaque 7 chaînes précédentes, 7 chaînes, recommence.

5^e TOUR. — 5 brides sous les 7 chaînes faisant chaîne entre chaque bride, 5 chaînes, maille simple dans la maille du milieu des 7 suivantes, 5 chaînes, recommence.

6^e TOUR. — Maille simple sur une des mailles simples du tour précédent, 4 chaînes, 11 brides,

dont la première dans la cinquième maille, 4 chaînes, recommence.

7^e TOUR. — 9 brides, dont la première sur la deuxième bride du tour précédent, 3 chaînes, 1 maille sur la maille simple du tour précédent, 3 chaînes, 1 bride sur la même maille, 3 chaînes, recommence.

8^e TOUR. — 7 brides, la première dans la deuxième bride du tour précédent, 3 chaînes, 5 brides sous les 3 chaînes faisant une chaîne entre chaque, 3 chaînes, recommence.

9^e TOUR. — 5 brides, la première dans la deuxième des 7 brides du dernier tour, 3 chaînes, 11 brides, la première dans la quatrième maille précédente, 3 chaînes, recommence.

10^e TOUR. — 3 brides, la première dans la deuxième des 5 brides du tour précédent, 7 chaînes, 9 brides, la première dans la deuxième bride du dernier tour, 7 chaînes, recommence.

11^e TOUR. — 1 bride sur la deuxième des trois brides du dernier tour, 5 chaînes, maille simple dans la cinquième maille du dernier tour, 5 chaînes, 7 brides, la première dans la deuxième bride du dernier tour, 5 chaînes, maille simple dans la cinquième du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

12^e TOUR. — 5 brides, la première dans la deuxième bride, A, 7 chaînes, maille simple dans la maille du milieu des 5 du dernier tour. A partir de la lettre A, signe, répète trois fois, et puis recommence.

13^e TOUR. — 3 brides, la première dans la deuxième bride du dernier tour, A, 7 chaînes, maille simple dans la maille du milieu des 7 du dernier tour, répète 4 fois à partir de la lettre A, 7 chaînes, recommence.

14^e TOUR. — 1 bride dans la deuxième des 3 brides du dernier tour, A, 5 chaînes, maille simple dans la maille du milieu des 7 du dernier tour, répète 5 fois à partir de la lettre A, 5 chaînes, recommence.

15^e TOUR. — Commence dans la quatrième chaîne des 5 du dernier tour, à partir de la première bride, 7 brides sur les 5 chaînes faisant une chaîne entre chaque bride, 1 chaîne, 1 bride dans le milieu des 5 suivantes, A, 5 chaînes, 1 bride dans le milieu des 5 suivantes, répète 4 fois à partir de la lettre A, 1 chaîne, recommence.

16^e TOUR. — 15 brides, la première dans la première maille, *plus loin* que les 7 brides du dernier tour, 1 chaîne, 1 bride dans la maille du milieu des 5 chaînes du dernier tour, 5 chaînes, 1 bride dans la maille du milieu des 5 suivantes, 1 chaîne, 7 brides sur les 5 suivantes faisant une chaîne entre chaque bride, 1 chaîne, 1 bride dans les 5 suivantes, 5 chaînes, 1 bride dans les 5 suivantes, 1 chaîne, recommence.

17^e TOUR. — 13 brides, la 1^{re} sur la 2^e des 15 brides du dernier tour, 5 chaînes, 1 bride dans la maille du milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 13 brides, la 1^{re} dans la maille, *plus loin* que les brides suivantes, 5 chaînes, 1 bride dans le milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

18^e TOUR. — 11 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 13 brides du dernier tour, A, 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, A, 13 brides, la 1^{re} dans la 2^e bride du dernier tour,

répète une fois d'un A à l'autre A, 5 chaînes, recommence.

19^e TOUR. — 9 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 11 brides du dernier tour, lettre A, 5 chaînes, 1 maille simple dans le milieu des 5 du dernier tour, répète 2 fois depuis le signe, 5 chaînes, 11 brides, la 1^{re} dans la 2^e du dernier tour, B, 5 chaînes, 1 bride dans la maille du milieu des 5 du dernier tour, répète 2 fois depuis le B, 5 chaînes, recommence.

20^e TOUR. — 9 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 11 du dernier tour, A, 5 chaînes, 1 bride dans le milieu des 5 chaînes du dernier tour, répète 5 fois depuis la lettre A, 5 chaînes, 7 brides, la 1^{re} dans la 2^e bride du dernier tour, B, 5 chaînes, 1 bride dans le milieu des 5 du dernier tour, répète 3 fois depuis le signe B, 5 chaînes, recommence.

21^e TOUR. — 7 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 9 du dernier tour, A, 5 chaînes, 1 maille simple dans le milieu des 5 du dernier tour, répète 4 fois depuis la lettre A, 5 chaînes, 5 brides, la 1^{re} dans la 2^e bride du dernier tour, B, 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, répète 4 fois depuis le B, 5 chaînes, recommence.

22^e TOUR. — 5 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 7 brides du dernier tour, 7 brides, A, 5 chaînes, 1 bride dans le milieu des 5 du dernier tour, répète 5 fois depuis la lettre A, 5 chaînes, 3 brides, la 1^{re} dans la 2^e bride du dernier tour, B, 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, répète 5 fois depuis le signe B, recommence.

23^e TOUR. — 3 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 5 brides du dernier tour, A, 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, répète 6 fois depuis la lettre A, 5 chaînes, 1 bride sur la 2^e bride du dernier tour (B), 5 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, répète 6 fois depuis le signe B, 5 chaînes, recommence.

24^e TOUR. — 1 bride dans la 2^e des 3 brides du dernier tour, A, 3 chaînes, 1 bride au milieu des 5 du dernier tour, répète depuis la lettre B, jusqu'aux 3 brides, 3 chaînes, recommence.

25^e TOUR. — 1 bride dans le milieu des 3 du dernier tour, 3 chaînes, recommence.

26^e TOUR. — 1 maille simple dans 1 bride, 14 chaînes, 1 maille simple dans 1 bride de la 8^e maille du dernier tour (arrange ceci de manière à ce que la 14^e chaîne vienne sur un des points) A, 3 mailles simples dessous les 3 chaînes du dernier tour, répète 5 fois depuis le B, 1 maille simple dans la bride du dernier tour, 14 chaînes, maille dans la 12^e maille du dernier tour, répète d'un signe à l'autre 1 maille simple sur la bride du dernier tour, recommence.

27^e TOUR. — 14 brides dans les 14 chaînes du dernier tour, faisant 7 chaînes entre chaque 2 brides, 6 chaînes, 1 maille simple dans la 11^e maille sur 1 bride du dernier tour, 6 chaînes, recommence.

28^e TOUR. — Maille simple sur maille simple entre les 6 chaînes, 5 chaînes, 1 maille simple dans le milieu des 7 du dernier tour, 5 chaînes, 1 maille simple dans le milieu de chaque 7 chaînes du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

29^e TOUR. — Semblable au dernier tour, seulement tu feras la maille simple dans les 5 chaînes au lieu de la faire dans les 7.

30^e TOUR. — 1 bride dans la maille du milieu

de chaque 5 chaînes du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

31^e TOUR. — Prends la laine rose la plus foncée, 5 brides faisant une chaîne entre chaque 5 chaînes dessous la maille simple; entre les coquilles, 5 chaînes, 1 bride dans la 3^e maille de la 2^e chaîne des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 1 bride dans la suivante, 5 chaînes, 1 bride dans la suivante, 5 chaînes, recommence.

32^e TOUR. — Prends la nuance de laine un peu plus claire, 11 brides, la 1^{re} dans la 1^{re} maille après les 5 brides du dernier tour, 5 chaînes, maille simple dans le milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, maille simple au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

33^e TOUR. — Rose un peu plus clair; 9 brides, la 1^{re} sur la 2^e bride du dernier tour; 5 chaînes, maille simple au milieu des 5 chaînes du dernier tour. Répète 3 fois 5 chaînes, recommence.

34^e TOUR. — Rose plus clair, semblable au dernier, seulement tu ne dois faire que 7 brides et une chaîne de 5.

35^e TOUR. — Laine plus claire; 3 brides, la 1^{re} sur la 2^e des 5 brides du dernier tour; 5 chaînes, 1 maille simple, au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes; 5 brides faisant 1 chaîne entre chaque, sous la 2^e chaîne des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 1 maille simple dans la 2^e chaîne des 5 du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

36^e TOUR. — Nuance de laine plus claire; 3 brides, la 1^{re} sur la 2^e des 5 brides du dernier tour, 5 chaînes, 1 maille simple au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 11 brides, la 1^{re} dans la 5^e maille de la maille simple du dernier tour, 5 chaînes, 1 maille simple au milieu des 5 du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

37^e TOUR. — Laine plus claire; 9 brides, la 1^{re} dans la 2^e des 11 brides du dernier tour, 5 chaînes, 1 maille simple dans la maille du milieu de la 2^e chaîne des 5 du dernier tour, 5 chaînes, 1 bride sur la 2^e bride du dernier tour, mailles simples dans les 5 suivantes, 5 chaînes, recommence.

38^e TOUR. — Laine plus claire; 7 brides, la 1^{re} sur la 2^e bride du dernier tour, 5 chaînes, mailles simples dans les 5 chaînes du dernier tour, 7 chaînes, maille simple sur la bride, 7 chaînes, maille simple dans la 2^e des 5 chaînes du dernier tour, recommence.

39^e TOUR. — Laine plus claire; 5 brides, la 1^{re} dans la 2^e du dernier tour, 6 chaînes, maille simple sur maille simple, 7 chaînes, maille simple sur maille simple, 7 chaînes, maille simple sur maille simple, 6 chaînes, recommence.

40^e TOUR. — Laine plus claire; 3 brides, la 1^{re} sur la 2^e bride du dernier tour, 5 chaînes, mailles simples dans les 6 chaînes du dernier tour, 7 chaînes, maille simple, sous les 2 chaînes de 7, 7 chaînes, maille simple, sous les 2 chaînes de 7, mailles simples dans les 6 chaînes, 5 chaînes, recommence.

41^e TOUR. — Laine la plus claire; 1 bride sur la 2^e des 3 brides du dernier tour, 5 chaînes, maille simple dans la maille du milieu de chaque 5 chaînes du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

42^e TOUR. — Même nuance; 1 bride sur la bride du dernier tour, A, 7 chaînes, 1 bride dans celle du dernier tour, répète deux fois depuis la

lettre A (il ne faut que 4 brides et 3 chaînes de 7) 5 chaînes, maille simple dans chaque chaîne de 5 du dernier tour, 5 chaînes, recommence.

43^e TOUR. — Même nuance; maille simple dans la maille du milieu de la 1^{re} chaîne des 7 du dernier tour, 7 chaînes, maille simple dans la suivante, 7 chaînes, maille simple dans la suivante, 7 chaînes, maille simple dans les 5 du dernier tour, 5 chaînes, laisse 1 chaîne de 5 mailles, maille simple dans la suivante, 5 chaînes, mailles simples dans les 2 chaînes suivantes de 5, laisses-en une de 5, 5 chaînes, maille simple dans la suivante, 7 chaînes, recommence.

44^e TOUR. — Même nuance; maille simple au milieu de la 1^{re} chaîne des 7 du dernier tour, A, 7 chaînes, maille simple dans la suivante, répète deux fois depuis la lettre A, 7 chaînes, laisse 1

chaîne de 5, maille simple dans la suivante, 7 chaînes, maille simple dans la suivante, 7 chaînes, laisse 1 chaîne de 5, recommence.

Inutile d'ajouter à cette longue explication que tu peux varier à l'infini, la couleur et le genre de laine, de coton ou de ficelle dont on peut faire un tapis de table.

Tu dois comprendre maintenant qu'après une aussi longue explication, te donner encore celle de la JARDINIÈRE serait un véritable *abus de patience*. D'ailleurs, comme je ne veux pas que les mosaïques aient le droit de se dire complètement déshéritées, je me hâte de te serrer affectueusement la main et de t'envoyer le mot de notre dernier rébus; le voici : *Qui s'y frotte s'y pique !*

E. E.

MOSAIQUES.

Ne mêle point de reproches au bien que tu fais, et n'unis jamais à tes dons des paroles dures et amères. La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du jour ! La parole douce vaut mieux que le bien-fait.

(Ecclesiastique.)

Celui qui sait quel bien on peut faire dans un jour, celui-là seul peut pleurer assez la perte d'un jour dissipé.

LAVATER.

La politesse est la sœur de la charité.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

La Sagesse a pour muse la méditation; son Parnasse, c'est la solitude.

Veux-tu cueillir les roses dans le ciel ? évite le mal sur la terre.

NICOLAS DE FLUE.

On a dissipé ses richesses, on ne les a pas employées quand elles n'ont pas consolé les malheureux.

MARIE LECKZINSKA.

RÉBUS.



FAMINE.
GUERRE.
PESTE.



TRAZKE
MOKOMLOS
Ede